

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# DE QUEBEC A MEXICO.

## X

### DERNIERS BIVOUACS.—AU PAYS. <sup>1</sup>

Les délices de Capoue. — L'horizon se grise. — Chevalier de la Guadeloupe. — Des tombes. — L'incendie du 3 mai. — Le colonel Tourre. — Une consigne autrichienne. — Colonne de l'intérieur. — Marches forcées. — A vol d'oiseau. — La selle mexicaine. — Combat de la Vaqueria. — Une nuit dans le col de la Angostura. — Chez Negrete. — A l'ambulance. — San Luis de Potosi. — Une parenthèse. — En congé. — Retour à Mexico. — Le commodore Maury. — La St. Jean-Baptiste. — Volupté. — Paso del Macho. — Une dernière soirée. — Vers les rives de France. — L'Allier. — Ma gazelle. — Des voix désespérées. — En rade. — Seul. — Une extase sublime. — Encore des tombes! — Une découverte. — Aux bons cœurs.

La prise d'Oajaca, en frappant les bandes de stupeur, avait donné à nos troupes quelques moments de répit, et à Mexico nous profitions largement de notre *far niente*, pour ne plus nous souvenir, dans les délices de Capoue, des inconvénients de la vie militaire. Je fis comme les autres, je tâchai d'oublier le plus paresseusement possible les trois longs mois que j'avais passés à dormir, partout ailleurs que dans un lit. Mexico s'était apprivoisée pendant notre expédition, et plus d'un noble salon s'était ouvert devant nos épaulètes. De notre côté nous avons formé deux clubs militaires : les officiers Autrichiens avaient suivi notre exemple ; les Belges

<sup>1</sup> La collaboration de la *Revue Canadienne*, croit devoir prévenir les lecteurs "DE QUÉBEC A MEXICO," qu'une importante erreur a été commise pendant la mise sous presse de ce travail. Le chapitre VIII "*Siège et campagne de l'Oajaca*" a précédé le VIIème "*la Ville Sainte*," qui devait tout naturellement prendre place avant ce premier. Lorsque cette transposition a été connue, il était trop tard pour pouvoir y remédier.

n'étaient pas restés en arrière, et presque toutes les semaines des bals, des réceptions et des raûts nous aidaient à tuer le temps.

L'exécution sommaire du bandit Romero avec soixante de ses complices, sur la place de Michcalco, contribuait pour beaucoup à faire croire à une tranquillité durable, et déjà l'on s'habituaît quoique difficilement, au régime salubre de la paix, lorsque les nouvelles de l'intérieur commencèrent à redevenir marécageuses, suivant l'expression favorite d'un officier de cavalerie, Masson. Un certain malaise régnait parmi la classe marchande. Des convois venant de Morélia avaient été arrêtés et pillés, deux préfets politiques assassinés à quelques lieues de Mexico, et les guerilleros se hazardaient à montrer le bout de leurs carabines dans le Michoacan, état voisin de la capitale. Vers la fin de mars, le colonel de Vandersmissen reçut l'ordre de marcher sur Morélia, avec une partie de la Garde Impériale Belge, et d'y faire le service de garnison. Les Zéphirs sous les ordres du commandant Chopin devaient s'embarquer pour Victoria le chef-lieu du Tamaulipas, et le commandant de Briand partait pour Matamoros, avec son bataillon de la Légion Etrangère. Ces préparatifs annonçaient un suprême effort de la part des Juaristes, et tous les officiers de la garnison se tenaient prêts à marcher au premier signal. Dans les arsenaux on déployait un surcroît d'activité : les ouvriers et les pontonniers étaient occupés à fabriquer des affûts légers et solides pour les obusiers de montagne, l'armée mexicaine se réorganisait, et le général de Brincourt à la tête d'une forte colonne, tenait déjà la campagne dans le Nouveau-Léon.

Sur ces entrefaites, la rumeur se répandit dans nos clubs, que l'Empereur Maximilien allait, sur la proposition du maréchal Bazaine, distribuer des récompenses aux militaires qui s'étaient distingués pendant le siège d'Oajaca. En effet, une proclamation parue dans le *Diario del Imperio*, décrétait la création d'un nouvel ordre mexicain — la croix de l'Aigle — frappait une médaille du mérite militaire, et reconstituait l'ordre de la Guadeloupe, fondé par l'Empereur Iturbide. Ces signes de bon augure excitaient au plus haut point notre curiosité, car presque tout le monde se sentait des droits ou des titres de service plus ou moins appuyés, pour rêver sur sa poitrine une des nouvelles décorations. Enfin le 10 avril, fête de l'Empereur, parurent les décrets de nominations attendus avec tant d'impatience. Mon nom figurait parmi celui des nouveaux chevaliers de l'ordre de la Guadeloupe, entre le major Tydgart, tué quelques jours après au combat de Tacambaro, et le lieutenant Carrère, de la compagnie franche du bataillon où j'étais stagiaire. Nos brevets nous furent remis en présence du troi-

sième Zouave rangé en bataille sur la grande place du palais, par l'Empereur lui-même qui, me serra la main avec bonté, me demandant des nouvelles de ma blessure, et me disant quelques paroles d'encouragement qui me remplirent d'enthousiasme et de bonheur. Pour moi, ce jour là, je n'aurais pas échangé mon épée d'officier subalterne contre le siège d'un sénateur. Les dangers que j'avais courus, les fatigues que j'avais endurées, la maladie dont je commençais déjà à ressentir les sourdes atteintes, disparurent devant mon bout de ruban, et le soir, quand à la table du mess de l'état-major, le capitaine Huysmann de la Garde Impériale, me porta un toast en me complimentant sur l'insigne honneur dont je venais d'être l'objet, deux grosses larmes de joie et de reconnaissance, glissèrent à la dérobée dans mon verre de champagne, et pour toute réponse, je ne trouvai qu'un long sanglot.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Tout ce qui a appartenu à l'Empire Mexicain est devenu aujourd'hui une relique, car il a été sacré par le sang d'un martyr. C'est donc avec un véritable sentiment de respect que je mets sous les yeux de mes lecteurs, le texte du brevet que l'Empereur me faisait remettre alors par le ministre des Affaires Etrangères M. Ramirez—un des nombreux qui l'ont trahi hélas!—et je n'ai pas besoin d'ajouter, que jusqu'au jour où à mon tour j'irai me coucher dans ma tombe, je serai fier d'avoir su mériter un pareil témoignage d'approbation, de la part d'un homme qui a su être grand et noble partout, dans sa vie de famille, dans sa vie d'Empereur, et surtout au milieu de l'abandon et des trahisons qui se heurtaient et se pressaient les unes contre les autres, pour assister au spectacle solennel de sa mort.

Secretaria  
de Negocios Estrangeros.

El Emperador de Mejico, mi Augusto Soberano, se ha dignado nombrar a V. por decreto de esta fecha, Caballero de la Imperial y Distinguida Orden Mejicana de Guadeloupe, à cuyo honor se ha hecho V. acreedor por su merito y servicios.

De orden de S. M. I. lo participo à V. para su conocimiento, acompanandole el correspondiente Titulo Imperial.

Dios guarde a V, muchos anos.

Dado en Mexico à cuatro de Abril de mil ochocientos sesenta y cinco.

El Ministro de Negocios Estrangeros,

RAMIREZ.

MAXIMILIANO,

Emperador de Mejico.

Grand Maestre de la Imperial y Distinguida Orden Mexicana de Gudalupe :

Atendiendo à las circunstancias que concurren en vos D. Narciso Enrique Eduardo Faucher de Saint-Maurice, He tenido a bien nombraros Caballero de la Imperial, y Distinguida Orden Mexicana de Guadalupe, y persuadiendome de que por las cualidades que os hicieron digno de este honor os esmerareis en observar puntualmente los Estatutos de la propria Orden, os concedo los graos y preeminencias que segun ellos os correspondan asi como el uso de los insignias conforme al tenor de los epesados Estatutos. Y mando al Vice-Presidente y Dignidades de la Orden, a los Gefes, Prefectos politicos y demas Autoridades del Imperio Mexicano, os guarden todos los fueros y distinciones de que debeis disfrutar como

N'est-il pas étrange que ce soit là le seul moyen que Dieu ait donné à l'homme pour exprimer les sensations intimes d'un grand bonheur où d'une immense douleur, ces deux frères jaloux qui naissent sous la gaze rose de notre berceau, et ne nous quittent plus qu'au froid contact du cimetière ? L'un essaie toujours de se venger des bénédictions que l'autre sème sur ses pas. C'est l'éternelle lutte de Caïn et d'Abel, et jamais je ne me suis senti joyeux, sans ressentir mon âme frissonner sous le pressentiment d'une pro-

Caballero de la Imperial y distinguida Orden de Guadalupe en virtud de este Imperial Diploma.

Dado en el Palacio de Mexico à cuatro de Abril de mil ochocientos sesenta y cinco.

MAXIMILIANO.

(Sceau de l'Empereur.)

El Vice Presidente  
TEODOSIO LARES.

El 2º Vocal de la Assembla  
MARQUÉS DE RIVASCACHO.

El 6º Vocal  
JOSÉ R. MALO.

El Grand Conciller de la Orden, Par mandato de S. M. I.  
El Secretario de la Assèmbla y de la Orden,

MANUEL MORENO Y JOVE.

(Grand sceau de l'Ordre.)

S. M. I. nombra Caballero de la Imperial y Distinguida Orden }  
Mexicana de Guadalupe à D. Narciso Enrique Eduardo }  
Faucher de Saint-Maurice, Capitan del 4º de Carabineros. }

Nº 1165.—Registrado a fojas 18 del libro respectivo, conforme al Decreto Imperial de 31 de Diciembre ultimo.

Mexico, Abril 10 de 1865.

(Le sceau du Ministre des Affaires  
Etrangères.)

El Gefe de la Seccion de Concilleria,

T. H. MANERO.

(Traduction.)

Secretariat  
des Affaires Etrangères.

L'Empereur du Mexique, mon Auguste Souverain, a daigné vous nommer, par décret de cette date, Chevalier de l'Ordre Mexicain, Impérial et distingué, de la Guadeloupe, honneur dont vous ont rendu digne, votre mérite et vos services.

D'après l'ordre de S. M. I. je porte ce fait à votre connaissance, et je vous inclus le Brevet Impérial.

Dieu vous conserve beaucoup d'années.

Donné à Mexico, ce quatrième jour d'Avril mil huit cent soixante et cinq.

Le Ministre des Affaires Etrangères,

RAMIREZ.

MAXIMILIEN,

Empereur du Mexique.

Grand Maître de l'Ordre Mexicain, Impérial et Distingué de la Guadeloupe.

Ayant pris connaissance des faits qui militent en votre faveur D. Narcisse Henri Edouard Faucher de Saint-Maurice, J'ai jugé à propos de vous nommer Chevalier de l'Ordre Mexicain, Impérial et Distingué de la Guadeloupe, et me persuadant par les qualités qui vous ont rendu digne de cet honneur, que vous vous efforcerez d'ob-

chaîne affliction. Pour cette fois, je ne m'étais pas trompé, et mon allégresse se brisa sur la pierre sépulchrale du deuil et d'une profonde douleur.

Très-souvent nous nous rencontrions chez un membre de la commission scientifique, M. Lami. Dans ces réunions nous causions d'art, de sciences et de philosophie. Chacun venait apporter le fruit de ses études et de ses observations. Les uns s'occupaient d'anatomie, d'histoire naturelle, les autres d'esthétique, de poésie, de littérature, et sur nos conversations intimes étaient tombées quelques gouttes de ce parfum, que prisait tant Horace, *utile dulci*. Les bals que nous oubliions n'avaient pas même l'honneur d'un regret, et une seule crainte venait parfois nous troubler, la perspective prochaine d'un ordre de départ, lorsqu'un septième convive vint s'attabler sans façon parmi nous, et nous éparpiller d'un revers de sa main.

En quatre jours, la mort enleva trois personnes de notre cercle, M. Harris atteint du vomito dans un voyage à la Vera-Cruz, M. Jules Gérard, cousin du célèbre tueur de lions et correspondant de *l'Epoque*, frappé d'apoplexie foudroyante dans un bain, et le vicomte Houeix de la Brousse, lieutenant à la Légion Etrangère, brûlé dans l'incendie du 3 mai 1865, en voulant se dévouer pour sauver

server ponctuellement les Statuts de l'Ordre, Je vous concède les privilèges et les droits qui en découlent, ainsi que l'usage des décorations en conformité de la teneur des susdits Statuts. J'ordonne au Vice-Président, aux Dignitaires de l'Ordre, aux Chefs, aux Préfets politiques, et de plus, aux Autorités de l'Empire Mexicain, qu'ils vous gardent tous les droits et les distinctions auxquels vous donne droit le titre de Chevalier de l'Ordre Impérial et Distingué de la Guadeloupe, en vertu de ce diplôme Impérial

Donné au Palais de Mexico, ce quatrième jour d'Avril mil huit cent soixante et cinq.

MAXIMILIEN.

(Sceau particulier de l'Empereur.)

Le Vice-Président	Le 2 <sup>ème</sup> . Auditeur de l'Assemblée	Le 6 <sup>ème</sup> . Auditeur
TÉODOSIO LARÈS.	LE MARQUIS DE RIVASCACHO.	JOSÉ R. MALO.
	Le grand Chancelier de l'Ordre,	Par ordre de S. M. I.
	Le Secrétaire de l'Assemblée et de l'Ordre,	

MANUEL MORENO Y JOVE.

(Le grand sceau de l'Ordre.)

S. M. I. nomme Chevalier de l'Ordre Mexicain, Impérial et Distingué, de la Guadeloupe, D. Narcisse Henri Edouard Faucher de Saint-Maurice, Capitaine au 4<sup>ème</sup>. tirailleurs.

N<sup>o</sup> 1165.—Enrégistré à la page 18 du livre respectif, en conformité au Décret Impérial du 31 décembre dernier.

Mexico, ce 10 avril 1865.

Le Chef de la Section de Chancellerie,

T. H. MANERO.

(Le sceau du Ministère des Affaires Etrangères.)

le colonel du troisième Zouave.<sup>1</sup> Ce sinistre plongea la ville dans une consternation difficile à décrire, et de ma vie je n'ai vu pareille foule suivre un char funèbre. Le deuil était conduit par le maréchal Bazaine lui-même, qui marchait tête nue derrière les trois cerceils des malheureuses victimes, le colonel Tourre, le lieutenant de la Brousse et le clairon Schlinker, mort à son poste de combat, à côté de son supérieur. Toute la garnison de Mexico était sous les armes, les tambours voilés de crêpes, la cathédrale tendue en noir, et quand les trois fosses eurent reçu ces déponilles carbonisées, plus d'un pleur déchirant s'échappa de ces poitrines de soldats, lorsque le général de Maussion et le capitaine le Couturier jetèrent une parole de souvenir et de regret, sur ce trou béant, lorsque le drapeau du troisième Zouave vint s'y incliner silencieusement, en signe d'adieu.

A peine âgé de trente-huit ans, le colonel Tourre avait au bout de la dragonne de son épée, les abeilles du bâton de maréchal. C'était l'enfant chéri de ses zouaves, qu'il avait mené depuis dix ans partout où la France avait déployé son drapeau. On savait comme il était beau, comme il était grand aux jours de l'épreuve et de la mêlée, et cette mort épouvantable au milieu d'un brasier ardent, écrasé sous des poutres en cendres, se débattant au milieu d'une mare de bitume liquéfié, criait le cœur des plus braves :

Hélas ! mourir ainsi, mourir à quarante ans,  
 Sans un mot de sa femme, un regard de sa mère,  
 Sans avoir rien pressé dans ses bras palpitants !  
 Pas même une agonie ! une douleur dernière !  
 Dieu seul lut dans son cœur l'ineffable prière  
 Que les anges muets apprennent aux mourants.

Le 10 mai à cinq heures du soir, je reçus l'ordre de me tenir

<sup>1</sup> Le vicomte de la Brousse était un de mes camarades les plus dévoués. Nous couchions dans la même chambre, et jamais nous ne sortions l'un sans l'autre. Lors de ce funeste accident, je communiquai à l'*Estafette* du 8 mai, cet article biographique.

Le vicomte Houeix de la Brousse appartenait à une vieille famille de la Basse-Bretagne qui donna plusieurs illustrations à la marine française. Lui-même fut marin avant d'entrer à l'école Saint-Cyr, d'où il sortit avec une sous-lieutenance au quatre-vingt dix-neuvième de Ligne. C'est en qualité d'officier dans ce régiment, qu'il suivit avec distinction, depuis le commencement, les différentes phases du siège de Puebla et de la campagne du Mexique. M. le vicomte de la Brousse qui avait fait preuve de sang froid et d'énergie, lors de l'incendie de la maison Delanoë, avait déjà reçu en récompense de son courage trois médailles de sauvetage et sept jetons d'incendie.

Lorsque le quatre-vingt dix-neuvième reçut l'ordre de rentrer en France, M. de la Brousse promu depuis quelque temps au grade de lieutenant, demanda et obtint la permission de continuer la campagne en cette qualité, au Régiment Etranger. Il relevait à peine d'une douloureuse maladie, et se proposait à prendre son service au régiment, lorsque la mort est venue enlever, à l'âge de vingt-trois ans, un brave officier à la France et un cœur d'or à sa famille et à ses camarades. (NOTE DE L'AUTEUR.)

prêt à partir dès le lendemain matin, pour l'intérieur, avec le colonel Jeanningros qui devait marcher sur Saltillo, occupé par les troupes du général ennemi, Negrete. En me rendant chez moi dans le but de dire à mon domestique de tout tenir prêt pour quatre heures du matin, je trouvai la sentinelle du poste autrichien, placé en face de mon logement, en train de se défendre contre deux chasseurs d'Afrique qui allaient probablement lui pratiquer une boutonnière quelconque, sans l'intervention du docteur Tourraine de l'artillerie, et du corps de garde accouru fort à propos. Un soldat congédié avait voulu forcer la consigne et passer outre, malgré les explications en langue Croate que lui donnait le fonctionnaire. A bout de logique, il avait eu recours à sa bayonnette, et le pauvre malheureux se tordait par terre en râlant déjà son agonie. Ce rigide observateur de la discipline fut traduit en cour martiale, et plus tard, j'appris qu'il fut acquitté par ses officiers qui, ne virent pas même un excès de zèle dans cet accident.

La colonne à laquelle j'étais détaché, se composait de deux escadrons, deux compagnies et deux obusiers rayés, formant une contre-guérille sous les ordres du capitaine le duc d'Elchingen, fils du maréchal Ney, des premiers et second bataillons de la légion étrangère, commandants Saussier et de la Hayrie, d'un escadron du 1er chasseur d'Afrique et de plusieurs pièces d'artillerie. Nos ordres étaient d'opérer jonction avec les troupes des généraux de Brincourt et Mejia, et de tomber ensemble sur l'ennemi, afin de l'écraser d'un seul coup.

Pour arriver à Saltillo, il nous fallait traverser une partie des Etats de Mexico et du Michoacan, tout celui du Guanajuato, de San Luis de Potosi et la moitié du Nouveau Léon. Nous franchîmes ces deux cent vingt-six lieues en vingt-un jours, passant sans nous y arrêter par les villes de Quérétaro, de San Luis de la Paz et de San Luiz de Potosi, endurant des privations inconcevables, buvant presque partout de l'eau salée, et malgré cela arrivant à San Juan de la Vacqueria, à quelque distance du repaire ennemi, dans un état sanitaire satisfaisant.

La plupart du temps le pays que nous traversions était morne et désolé ; les habitants pauvres et peu hospitaliers, et les routes couvertes d'une poussière fine qui nous suffoquait au moindre vent, à la moindre brise. Le contraste était frappant entre ces cactus rabougris, ces arbres desséchés, ces plaines brûlées, et les charmants paysages, les souvenirs rians et poétiques que nous avait laissés notre campagne dans l'Oajaca. Pourtant nos soldats n'en étaient ni moins gais, ni moins dispos. Nos bivouacs retentissaient joyeusement des échos de leurs chansons. A défaut d'eau potable,



ils buvaient sans rancune leurs rations d'eau-de-vie coupées d'eau saumâtre, et malgré leurs souliers qui commençaient à manquer à l'appel par certains endroits, ils étaient toujours restés braves, alertes et français.

Pendant la courte durée de cette campagne, j'eus occasion d'apprécier la supériorité de la selle mexicaine sur la selle anglaise. Offrant un étrier aussi large que l'étrier arabe, dans lequel le pied s'emboîte sans être gêné, elle est un peu lourde, il est vrai, mais ne blesse jamais le cheval, et offre au cavalier une assiette commode, une position aisée et une liberté entière dans ses mouvements. Le devant se termine par un large pommeau autour duquel s'enroule le *lasso* et sur lequel il peut entraver ses rênes pendant le combat, s'appuyer en route, et même dormir s'il est assez fort équilibriste. La plupart des compagnies montées, formées dans les différents régiments du corps expéditionnaire, avaient été pourvues d'équipements mexicains ; cette sage précaution a eu l'avantage de rompre plus vite les nouveaux cavaliers aux difficultés du manège, et de permettre aux officiers de les utiliser plus promptement.

Le général Négrete occupait le col de la Angostura, un peu en avant de Saltillo, avec 4,000 hommes d'infanterie, 1500 chevaux, 20 pièces de canons, et paraissait résolu de défendre cette position formidable, dans laquelle il avait élevé des retranchements et des ouvrages d'une certaine importance. Le 1er juin, deux heures après notre arrivée, le colonel Jeanningros avec quatre compagnies, trois escadrons et deux pièces d'artillerie alla reconnaître le col. A portée de canon, l'ennemi démasqua deux batteries, laissa voir son infanterie massée et fit sortir une partie de sa cavalerie. Une escarmouche s'engagea avec nos tirailleurs, et au détour d'un quartier de rocher, un officier de la légion étrangère, M. le capitaine Fisher, fut tué d'une balle au front. Nous n'eûmes que la mort de ce brave officier à déplorer, et nous rentrâmes sains et saufs à la Vaqueria, après avoir levé le plan de la position de l'ennemi, le laissant tirer hors de portée et fatiguer inutilement ses escadrons, qui chevauchaient dans la plaine, en épuisant contre nous tout le vocabulaire mignon des épithètes espagnoles. Quelques projectiles perdus atteignirent quatre chevaux et trois hommes, ces derniers peu grièvement.

Le soir même un estafette nous apporta la nouvelle du mouvement en avant du général Méjia, parti de Matamoros avec une colonne de 3000 hommes, renforcée par le bataillon du commandant de Briand. A 10 heures, un second courrier vint nous annoncer que le général de Brincourt venait de quitter les villages de Parras

et de Patos avec trois bataillons d'Infanterie, deux escadrons et huit pièces de différent calibre. Negrete allait donc se trouver pris entre trois colonnes, et nous étions à la veille d'une bataille dont l'issue ne pouvait être douteuse.

L'ennemi avait l'air de soupçonner le danger qui le menaçait. Une grande animation avait régné une partie de l'après-midi dans ses avant-postes, et à sept heures tous les feux de ses bivouacs s'étaient magiquement éteints. Cette tranquillité subite déplut au colonel Jeanningros. Il craignait quelque ruse : nos patrouilles furent doublées, et je reçus l'ordre de placer 60 hommes de piquet à la tête d'une baranca, qui débouchait dans le col de la Angostura.

Il était onze heures et quart du soir lorsque je décachetai cette note de service. Vingt minutes après, mon cheval était sellé, mes soixante hommes munis de 25 cartouches, de leurs capotes et de de leurs couvertures, et nous nous acheminions silencieusement vers le lit desséché du torrent. Il faisait un temps de loup, une vraie nuit de novembre en Canada, et de grosses rafales venant s'engouffrer dans les plis de nos cabans, nous empêchaient de percevoir le moindre son à quinze pas de distance. Déjà j'avais réussi à émbusquer cinquante de mes tirailleurs, par groupe de dix, lorsqu'au détour subit que traçait un des coudes du ravin, mon dernier peloton tomba parmi deux cents *sierranos* ennemis. Il était trop tard pour se replier et au cri : "*Los cabrones de Francès!*" que poussa le factionnaire juariste, je répondis par le commandement : "A la bayonnette ! les cartouches au dernier moment !"

Adossés contre les parois du ravin, nous essayâmes sans broncher leur feu de peloton, et alors une mêlée affreuse s'en suivit. Cachés par les anfractuosités du rocher, et plus habitués à l'obscurité que nos antagonistes, qui venaient de quitter les clartés mourantes de leurs bivouacs, mes hommes ne tiraient qu'à bout portant, puis une fois leur cartouche brulée, se servaient de leurs carabines comme d'une massue. L'ennemi de son côté poussait des hurlements de joie et de triomphe, en se doutant de notre petit nombre, par nos rares coups de feu. A chaque homme qui tombait, dix démons venaient prendre sa place, et il me serait impossible de bien rendre sur cette page sans vie, tout le sang-froid et l'intrépidité que ces quelques hommes déployèrent pendant les quinze longues minutes que dura ce drame, encore tout palpitant sous mes yeux.

Sept de mes hommes étaient déjà blessés, et voyant que la résistance était inutile, j'allais donner l'ordre de mettre bas les armes, lorsqu'en piquant des deux pour prendre le front de mon peloton, un coup de feu partit dans le fond du ravin, et la balle me traversant la jambe droite, transperça d'outre en outre l'abdomen de mon

cheval. Fou de terreur et de douleur, mon pauvre animal m'emporta d'un bond au milieu d'un groupe ennemi, et là se renversant sur ma jambe meurtrie, me livra à la merci de ces brigands. Je tenais mon révolver à la main, et en me sentant enlacer par la tête et les épaules, je tirai quatre balles au hasard. Un vigoureux coup de crosse appliqué sur mon képi me fit perdre connaissance, et lorsque je repris mes sens, j'étais couché sur une botte de paille, au fond d'une infecte mesure. Là, un aide-de-camp tout galonné, m'appris que j'étais installé au quartier général de Son Excellence M. le général de division Negrete.

Il pouvait être alors sept heures et demie du matin ; je n'avais pas mangé depuis la veille, et affaibli par la perte de mon sang, je demandai un morceau de pain et un peu d'eau fraîche, pour panser ma blessure qui commençait à me tirailler et à me faire souffrir. Mon interlocuteur me dit qu'il avait reçu ordre de ne me rien donner, avant que j'eusse vu le général. Force me fut de passer trois longues heures à attendre le bon plaisir de mon vainqueur, et lorsqu'enfin il se fut décidé à venir me voir et qu'il se fût aperçu que j'étais nullement disposé à lui donner les informations requises sur nos opérations projetées, il me quitta brusquement en me donnant pour fiche de consolation, la nouvelle que des négociations avaient été entamées pour m'échanger avec mes dix hommes, contre le colonel Becril et onze officiers juaristes condamnés à mort pour brigandage par le conseil de guerre de notre colonne, et que si l'échange n'avait pas eu lieu le lendemain matin même, nous serions tous fusillés "*comme des chiens que nous étions.*"<sup>1</sup> Avec cette riante perspective je passai tristement la journée, grelottant de fièvre, et n'ayant pour toute nourriture qu'un plat de fèves et deux gâteaux de maïs. Le lendemain, dès la pointe du jour, un caporal avec une escouade vint me chercher sur un brancard ; le sous-lieutenant Glacier était à un demi kilomètre de là, avec les prisonniers juaristes, et l'échange devait avoir lieu.

En route nous primes mes dix compagnons de combat ; tous avaient été blessés plus ou moins grièvement, et le caporal Bourgoigne était mourant, un coup de lance lui ayant traversé le poumon droit. Chemin faisant, l'officier qui nous conduisait me raconta que notre capture leur avait coûté 13 morts et 7 blessés. Cela prouvait que nous avions fait notre devoir, et qu'il n'avait pas été de notre faute, si nous n'étions pas morts à notre poste.

<sup>1</sup> Textuel. Ce général était pourtant un de ceux dont la réputation de militaire et de gentilhomme est restée la plus intacte. *Ab uno, disce omnes.* (NOTE DE L'AUTEUR).

Arrivés au lieu de l'échange, une difficulté imprévue s'éleva entre les deux plénipotentiaires. Notre commandant avait exigé des officiers juaristes, leur parole de ne pas porter les armes contre Maximilien pendant un an et un jour. Le chargé de pouvoir de Negrete exigeait de nous la même chose, et les négociations étaient sur le point de se rompre, lorsque le colonel prévenu, fit transmettre aux prisonniers la permission d'accéder au désir du général ennemi. Mes armes me furent alors rendues, nous échangeâmes un coup de képi en signe d'adieu, et quelques heures après j'étais couché confortablement dans un des lits de notre ambulance, après avoir été douillettement pansé par une sœur de la Charité. Le soir même le colonel Jeanningros vint demander de mes nouvelles et m'annoncer qu'aussitôt que je serais capable de supporter la route, il mettrait à ma disposition une escorte et un service de voitures Masson, pour ramener à Mexico mes blessés et les quelques malades de la colonne. Je m'endormis aux sons joyeux de la retraite, prisant à délices mon *changement de garnison*, et réfléchissant nonchalemment aux inconvénients qu'ils pouvaient occasionner, ce caprice de touriste, m'ayant coûté une magnifique montre en or que je tenais de ma mère, mon porte-manteau de selle, 227 piastres qu'il renfermait, et mon pauvre "Coco" portant le tout, et qui était mort bravement au champ d'honneur.

En apprenant par des espions, les marches forcés que les généraux de Brincourt et Méjia faisaient pour envelopper son corps d'armée, Negrete se sentit pris d'une terreur subite, et pendant la nuit qui suivit mon échange, il délogea "sans tambours ni trompettes," retraitant sur Monterey, enclouant les grosses pièces qu'il était forcé de laisser derrière lui, et abandonnant la ville de Saltillo, que le colonel fit occuper immédiatement. Cette fuite précipitée laissait la route libre, et il fut résolu que notre convoi de malades partirait le 4 juin au matin, sous les ordres d'un officier supérieur d'artillerie, M. le commandant Bonnet.

Les chemins étaient magnifiques, et neuf jours après notre départ de la Vaqueria, nous arrivions à San Luis de Potosi, capitale du département de ce nom, jolie petite ville, très propre, et qui fait un commerce considérable d'argent.

Quelques jours auparavant un de nos blessés était mort à Venado, bourg situé à quelque distance de San Luis. C'était un soldat du 5ème Hussard, qui avait eu les deux jambes emportées par un boulet de canon, à une légère escarmouche donnée le jour de ma capture, et les circonstances terribles qui entourèrent cette mort, méritent la peine d'ouvrir une parenthèse.

Bien que le colonel Jeanningros eût décrété la peine capitale

contre tout militaire de la colonne, surpris en flagrant délit de mauraudage, l'église d'un des petits villages de la route — las Animas—avait été forcée et un ciboire d'argent enlevé. Malgré les recherches les plus actives, le délinquant ne put être découvert, et ce sacrilège serait toujours resté un mystère, sans le boulet de Negrete. Au milieu des terreurs et des sueurs froides de l'agonie, le malheureux cavalier se roulait sur son étroite couche, brisant ses bandages, et demandant à grands cris qu'on lui ôtât le ciboire sur lequel on le forçait à chevaucher depuis son départ de Saltillo, en nous priant de vouloir bien aller le cacher à côté de celui qu'il avait enfoui, sous une grande pierre, près de l'église profanée. C'était à faire dresser les cheveux d'épouvante que de voir ce moribond se tordant sous le poids de son implacable vision, et quelques heures seulement avant que le râle suprême l'eût empoigné, un sergent d'hôpital lui enleva un gros clou avec la pointe duquel, il essayait de se suicider. Cette fin tragique nous rendit moroses jusqu'à San Luis, et même encore, lorsque je reporte mes souvenirs vers cette épisode de ma vie militaire, je ne saurais m'y arrêter bien longtemps, sans revoir l'effrayable cauchemar défilant devant moi avec ses lèvres écumantes, sous les crispations de la douleur physique et des angoisses morales. Que les esprits forts entassent système philosophique sur système philosophique, hypothèses sur hypothèses, jamais ils ne réussiront à prouver avec leurs lois du hasard, que le crime n'est pas puni tôt ou tard.

Lors de mon retour de la campagne d'Oajaca, j'avais adressé au maréchal Bazaine une demande de congé temporaire, fondée sur l'impossibilité dans laquelle me mettait la maladie de cœur contractée sous l'air raréfié des hauts plateaux, de bien remplir les pénibles exigences du service. Une réponse favorable m'attendait à San Luis, et j'avais la permission de m'embarquer sur le transport de guerre Français l'*Allier*, qui devait partir de la Vera-Cruz, vers le commencement de juillet en destination de Brest, et relâcher à New-York pour y faire du charbon. Je n'avais donc pas une heure à perdre, si je voulais arriver à temps au port d'embarquement, et malgré les douleurs que me causait encore ma blessure à peine cicatrisée, le 14 juin je disais adieu aux officiers du convoi, pour prendre la diligence de San Luis à Mexico. Quatre jours après, j'étais de nouveau dans la cité impériale, et je m'occupais activement à faire mes préparatifs de départ.

Pendant mon absence, sur proposition du colonel d'artillerie M. le comte Lecarron de Fleury, et de MM. Duran et Fonséca, j'avais été élu membre correspondant de la société Mexicaine de géographie et de statistiques. A une des réunions de cette académie, je fis con-

naissance avec le célèbre commodore Maury, créé membre correspondant en même temps que moi. Quand il me fût présenté, il était entouré de MM. Newton, Williamson et du capitaine Lane, tous officiers à bord du croiseur confédéré le *Stonewall Jackson*, livré par eux, un mois auparavant, aux autorités militaires de l'île de Cuba.

Le célèbre commodore représente parfaitement le type du vieux loup de mer pur-sang. Petit de stature, carré d'épaules, légèrement boiteux par l'effet d'une chute de voiture, un agent de la police le reconnaîtrait de suite, pour un "jack tar," rien qu'à la manière dont il marche dans la rue. Pour nous autres *terriens*, ce serait rouler tout simplement, mais les marins sont plus expressifs, et en l'apercevant ils ne pourraient à peine retenir ce cri de cœur :

—Tiens ! un matelot qui bouline !

En apprenant mon prochain voyage aux Etats-Unis, M. Maury me demanda si j'aurais objection à me charger de quelques missives pour sa famille, restée sans nouvelles depuis son départ d'Angleterre. J'y consentis avec plaisir, et le lendemain il me remettait sa correspondance, ainsi que celle de ses officiers, à un diner que M. le consul Belge, Chaudoin, donnait pour chômer une fête nationale de son pays, fête qui fait battre bien des cœurs dans le nôtre—la saint Jean-Baptiste. A cette réunion de famille, je serrai une dernière fois la main à bien des amis, bien des camarades que je ne devais plus revoir—beaucoup sont morts depuis—et le 26 juin à trois heures du matin, une voiture spéciale mise à notre disposition, par le service des messageries Mexicaines, m'emportait du côté de la terre chaude, en compagnie des capitaines Boyé, Gauthier et de Beauquesne, du lieutenant Braün de Dembach et du sous-lieutenant Bonningue.

S'il est un genre de volupté qui n'a pas été bien analysé et bien défini par les penseurs, c'est certainement cette sensation intime qu'éprouve toute personne séparée depuis longtemps des lieux et des cœurs chers à son souvenir, et qui tout à coup voit se dresser devant elle la certitude de les revoir. Alors fatigues, ravage physiques et moraux, contrariétés, tout cela disparaît pour ne laisser place qu'à un contentement indéfinissable, dont les symptômes sont à peu près ceux de la mélancolie. L'âme se replie sur elle-même et devient peu expansive. On savoure avec énergie cette idée du retour au pays : la maison paternelle avec ses bois, ses allées sablées, ses fleurs et ses habitants repasse sous les yeux de votre cœur : le tableau de la vie de famille se déroule magnifiquement sur vos genoux, et la voix de votre mère, de votre sœur, de votre fiancée vous jette des

paroles d'amour et d'affection. Bien certainement si un étranger s'était mis en tête de venir chercher chez nous la gaieté et l'insouciance qu'on se plaît à donner aux militaires, il n'aurait trouvé au fond du coupé de notre diligence, que des figures se livrant silencieusement à ce sentiment ineffable de volupté. Pour nous, les mules étaient trop lentes, les relais trop longs, et la végétation tropicale tristement fade et monotone, devant ce rêve ravissant de la patrie, que chaque tour de roue entraînait vers la réalité.

A Cordova, nous rencontrâmes le convoi de troupes que l'*Allier* devait repatrier ; cela ne nous empêcha pas de prendre les devants, et nous passâmes toute la journée du 30 juin à Paso del Macho, précisément à l'endroit où plus tard eût lieu l'horrible massacre d'un peloton de neuf soldats désarmés, par une centaine de lâches guerilleros. C'était la saison du vomito dans la terre chaude, et comme nos hommes étaient pour la plupart des convalescents qu'on envoyait en France humer un peu de l'air natal, un ordre exprès nous enjoignait de ne quitter ce point que pour traverser à toute vapeur les 20 lieues de chemin de fer qui nous séparaient encore de la Vera-Cruz, et de nous embarquer immédiatement. Cette dernière soirée, passée sous la vérendah du capitaine Berge, de l'infanterie de marine, me donna occasion d'admirer par moi même, la fidèle description que Humbolt fait, d'une nuit passée dans la *tierra caliente*. " A cette heure, les grands animaux se cachent dans les profondeurs de la forêt, les oiseaux sous le feuillage des arbres ou dans les crevasses des rochers ; mais si durant ce calme apparent de la nature, on prête l'oreille à des sons presque imperceptibles, on saisit à la surface du sol et dans les couches inférieurs de l'air un bruissement confus produit par le murmure et le bourdonnement des insectes. Tout annonce un monde de forces organiques en mouvement. Dans chaque broussaille, dans l'écorce fendue des arbres, dans la terre que fouille les Hyménoptères, la vie s'agite et se fait entendre : c'est comme une de ces mille voix que la nature adresse à l'âme pieuse et sensible de l'homme."

Le 1er juillet, à 3 heures de l'après-midi, le transbordement de nos troupes était terminé sur l'*Allier* ; tous les officiers consignés à bord, et le commandant Cuisinier de l'Isle, n'attendait plus qu'une dépêche télégraphique pour lever l'ancre et voguer. <sup>1</sup> La trompette

<sup>1</sup> La liste suivante, contenant les noms des officiers qui se trouvaient à bord du transport l'*Allier*, fut communiquée de par ordre, lors de notre arrivée en rade à New-York, par M. le Commissaire de la Marine, Préaubert, au *Courrier des Etats-Unis* ; je l'extraits des colonnes de ce journal.

ETAT MAJOR DE L'ALLIER : Commandant, le capitaine de Frégate Cuisinier de l'Isle.—Lieutenant de vaisseau, Vernet.—Enseigne de vaisseau, Rumigny, Lon-

du diner venait de sonner, et nous étions tous attablés dans notre carré, lorsque tout à coup l'ancre se mit à crier sous les efforts du cabestan ; les toiles se déferlèrent et le vaisseau se penchant légèrement sur la crête d'une vague, salua une dernière fois cette terre mexicaine où tous nous avons souffert, où dormaient bien de nos souvenirs, plus d'une de nos affections, et commençant lentement le voyage du retour, nous emporta vers la haute mer. Un hosanna solennel retentit alors de la corne d'artimon au mat de misaine ; nos soldats venaient d'entonner en chœur, ce chant dont le thème est si beau et si mélancolique :

Vers les rives de France !

Des profondeurs de l'hélice aux vergues de la grande hune, le refrain touchant se faisait entendre, et dans le carré plus d'une larme silencieuse se cacha derrière le cliquetis des verres qui s'entrechoquaient. Un seul mot magique avait ramené l'enthousiasme et le bonheur sur toutes ces figures hâlées par l'âpre vent des Cordillières, bistrées par les fièvres et les fatigues du métier, celui de la patrie. Mot saint, mot sacré, que Dieu a donné à l'homme comme une première bénédiction, comme une dernière croyance, lorsque toutes les autres se sont étiolées et sont venues mourir sous le frisson glacial de l'égoïsme et de la méchanceté.

Le transport sur lequel nous étions, ramenait trente-neuf officiers et 1150 hommes de troupes. Malgré cet encombrement, le plus grand ordre régnait à bord, et le silence n'était guère troublé que par l'énorme quantité de perroquets, de perruches, d'écureuils noirs, de fourmilliers, de gazelles et de mille autre bêtes indigènes, que chaque militaire apportait en souvenir, qui, à une vieille tante, qui, à une sœur, qui à une mère. Le pont ressemblait à une véritable arche de Noë où chacun avait un favori, un préféré. Les

gueville, Laisné.—Chirurgiens, Pichot, Martingue.—Commissaire, Préaubert.—Aspirant de Marine, Brault.

OFFICIERS PASSAGERS : CAPITAINE, de Merles, 81<sup>e</sup> de Ligne.—Boyé, 81<sup>e</sup> de ligne. Genarolli, 95<sup>e</sup> de ligne.—Saugé, 7<sup>e</sup> de ligne.—Dirat, 7<sup>e</sup> de ligne.—Gauthier, 1<sup>er</sup> Chasseur d'Afrique.—Faucher de Saint-Maurice, (stagiaire), 2<sup>e</sup> Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique.—de Beauquesne, Artillerie.—Thuillier, Légion Etrangère.—Espinet, Lieutenant de vaisseau sur la frégate le *Magellan*.—Laulhé, Lieutenant de vaisseau sur le transport le *Var*.—Régnauld, Chirurgien de vaisseau sur la corvette l'*Adonis*.—Faron, aumônier de 2<sup>e</sup> classe.

LIEUTENANT : Braun de Dambach, 1<sup>er</sup> Chasseur d'Afrique.—de Trésac, 95<sup>e</sup> de ligne.—Guionic, 7<sup>e</sup> de ligne.—Jalabert, 99<sup>e</sup> de ligne.—Luquet, officier d'administration.—Croc, vétérinaire au 10<sup>e</sup> Dragon.—Devaux, Enseigne de vaisseau sur la frégate *Tisiphone*.

SOUS-LIEUTENANTS : Devaux, Artillerie.—Bonningue, 1<sup>er</sup> Chasseur d'Afrique.—Colpaert, 1<sup>er</sup> Chasseur d'Afrique.—Freund, 7<sup>e</sup> de ligne.—Bouchard, train militaire. Henry, aspirant de marine.—Hubert, aspirant de marine.—Pacherotte, contre-guérillas.—Olivier, contre-guérillas.—Giudicelli, 2<sup>e</sup> bataillon d'Infanterie légère d'Afrique.



uns se quéréllaient à propos de leurs aras, de leurs cacatoes, les autres sur le compte d'un tamanoir, mais presque tous tombaient d'accord pour admirer la gracieuse souplesse, la robe isabelle et les jarrets d'acier de ma gazelle "Presta," cadeau que m'avait donné le capitaine de frégate, de l'Isle.

Pauvre Presta ! comme bien d'autres amitiés que j'ai semées derrière moi, je fus obligé de la léguer au Parc Central de New-York, faute de moyen de transport, la compagnie du Central Vermont ne voulant pas s'en charger.

La vie que nous menions sur l'*Allier* avait son côté agréable. Nos cabines étaient bien ventilées, les officiers du bord polis et complaisants, et nos camarades de traversée d'une joie et d'un entrain ravissants, car ils allaient tous revoir cette France, que nous autres Canadiens nous nous contentons de rêver. Notre service se bornait à bien peu de chose. La lecture et les flâneries se partageaient notre temps, et quand la brise du soir nous avait apporté un peu de fraîcheur, un chœur composé d'Allemands de la légion étrangère et de quelques zouaves, se réunissait sur le gaillard d'arrière et chantait jusqu'à dix heures. Alors tout rentrait dans le silence. Des groupes de causeurs se formaient au pied du mat d'artimon, et si la soirée était belle, elle se passait presque blanche. Chacun venait apporter là ses aventures, ses souvenirs ou ses bons mots. Pendant ce temps les heures filaient, le navire aussi et la patrie se dessinait sur l'horizon.

Le ciel semblait jouir tacitement de notre bonheur. Tous les jours un vent favorable soufflait par tribord, et nous n'eûmes en fait d'émotions que deux légers incidents, dignes à peine d'être mentionnés. Nous rencontrâmes un lougre à la mine suspecte, que nous soupçonnâmes être un corsaire juariste, et le 13 juillet au soir nous crûmes apercevoir des brisants à bâbord.

En quittant la Vera-Cruz, toutes les précautions sanitaires possibles, recommandées par la prudence, pour empêcher l'apparition du vomito parmi nos passagers, avaient été prises. Malgré tous les soins énergiques, toute la propreté déployée dans nos faux ponts, l'affreuse fièvre jaune fit six victimes, parmi lesquelles se trouvait une pauvre femme accouchée de deux enfants. C'était quelque chose de poignant à contempler que ces enterrements clandestins faits au milieu de la nuit, crainte de démoraliser les troupiers. Les cadavres étaient enveloppés dans une grosse toile, lestés d'un boulet de douze attaché aux pieds, et confiés à la discrétion de l'Océan.

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?  
 O flots que vous savez de lugubres histoires,  
 Flots profonds redoutés des mères à genoux !  
 Vous vous les racontez en montant vos marées,  
 Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées  
 Que vous avez le soir quand vous venez vers nous. <sup>1</sup>

Pourtant le terrible fléau arrêta là ses ravages, et le 15 juillet, à dix heures du matin, nous ancrions sains et saufs dans la rade de New-York, à quelques encablures de la corvette le *Phlégéon*, sur le pont de laquelle je distinguais la figure joviale de l'officier de quart, M. le lieutenant Pouvreau. Une demi-heure après, tous les officiers du bord, à part l'état major, recevaient permission de descendre à terre. Mes malles furent portées au fond d'une des baignières, et quand un par un, tous les passagers eurent disparu par l'ouverture de l'escalier d'honneur, le cœur gros, je serrai la loyale main de notre digne Commandant, et à mon tour je m'engageai dans l'étroite échelle, me retournant une fois encore pour saluer les officiers du transport, qui agitaient leurs mouchoirs en signe d'adieu. Je ne pouvais me séparer sans émotion, de ce drapeau tricolore que mes trois campagnes m'avaient appris à aimer, à défendre et à regarder comme un lambeau de mon pays ; chaque coup de rame qui m'en éloignait me frappait le cœur, et bien qu'en voyage l'on s'habitue à la longue à ces adieux continuels qu'il faut toujours avoir sur le bout des lèvres, je ne sais quoi de mystérieux me disait que je ne devais plus le revoir.

Pendant les cinq jours qui suivirent, je passai mon temps à jouer le rôle peu paresseux de cicerone, et je pilotai mes camarades à travers le labyrinthe de la cité impériale. La prodigieuse activité des Américains les émerveillait à tous moments, mais beaucoup en étudiant de près la civilisation yankee et en visitant les institutions publiques, revinrent sur leurs idées républicaines. Bien des choses qui leur avaient paru merveilleuses en Europe, étaient devenues fort ordinaires dans Broadway. La pilule à force d'être dorée avait perdu de sa saveur.

Malheureusement ces études, comme bien d'autres bonnes choses ici-bas, eurent un terme. Le 20 juillet, l'ordre de retourner à bord était émané, et debout sur la jetée de Castle Garden, j'embrassais mes braves amis, mes compagnons de plus d'un jour d'épreuve, s'en retournant sur l'*Allier*. Longtemps je restai triste à regarder le transport qui disparaissait petit à petit sous l'horizon. Sur ses blanches voiles s'enfuyaient plus d'un rêve de gloire et d'ambition. Ses batteries entraînaient avec elles quelques fragments d'amitié,

<sup>1</sup> Victor Hugo.—Les Rayons et les Ombres.

ces parcelles de notre cœur que nous jetons au vent tant qu'il en reste, et quand je sortis de ma profonde rêverie, cette question que Lamartine se posait un jour en face d'un désespoir muet, me passa par la tête :

Eternité, néant, passé, sombres abîmes  
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?  
 Parlez ; nous rendrez-vous ces extases sublimes  
 Que vous nous ravissez ?

La réponse ne se fit pas longuement attendre. Dieu me réservait une de ces sublimes extases, le 28 juillet 1865, au sein de ma famille. Ma mère me pressait sur son cœur, mon père me bénissait et deux amis d'enfance pleuraient de joie en me revoyant.

J'arrivais au pays dans un jour de crise et d'épreuve. Une génération entière, génération forte et pleine de sève, venait de s'incliner vers la tombe au moment même où nous avions le plus besoin de ses conseils et de son expérience. Le baronnet Sir L. H. LaFontaine, le colonel Sir E. P. Taché, le juge Morin, les honorables sénateurs Baby, F. Lemieux et le comte Saveuse de Beaujeu, le président de l'Assemblée Législative M. Turcotte, le vénérable archiprêtre Faucher de Saint-Maurice, nos historiens Férland et Garneau défilaient lentement les uns après les autres, devant la patrie désolée, pour venir chercher le repos de leurs fatigues et de leurs services, sous cette terre,

Où le père a son père, où la mère a sa mère,  
 Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond :  
 Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,  
 Où sans son père encore on retrouve des pères,  
 Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond.

En face de toutes ces pierres sépulcrales—tombes de mes frères d'armes, de mes camarades tués là-bas ; tombes de ceux que ma jeunesse s'était habituée à aimer et à vénérer, creusées ici—j'ai appris un axiome qui renferme en lui seul bien des leçons d'expérience. Je me suis aperçu que le bonheur sur terre gisait au sein de la famille. Tous les jours, je savoure avec plaisir cette découverte faite sur les cheveux grisonnants de ma mère, entrevue dans la main franche et loyale de quelques amis dévoués.

Mais comme ici-bas, l'habitude même de la joie peut fatiguer, pour m'en distraire, je me suis amusé à réunir sous un même toit ces souvenirs épars de ma vie de voyages, de garnisons, de combats et de bivouacs. Aujourd'hui je les livre, non sans quelque crainte à la curiosité des personnes bienveillantes comme à celles qui cherchent partout matière à critiquer. Aux derniers je ne veux

rien dire par dignité et par convenance. Quand aux bons cœurs, aux âmes indulgentes, c'est pour eux qu'un jour Alfred de Musset écrivait rapidement ces beaux vers :

Vous qui m'adresserez une parole amie,  
Qui l'écrirez peut-être et l'oublierez demain,  
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.  
J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai point son génie ;  
Je ne puis ici-bas que donner en chemin.  
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(FIN.)

---

## ULTIMA VERBA.

---

Mon humble rôle de feuilletoniste a duré plus longtemps que celui de l'Empire Mexicain, et le noble, le chevaleresque, le grand Empereur, qui avait cru que le courage, l'énergie, l'abnégation, pourraient un jour effacer le sceau de réprobation qui pèse sur le front de ce pays maudit, est tombé le 19 juin 1867, sous la balle de ces voleurs de grands chemins, de ces héros de guet-apens et de carrefours. A force de vouloir porter une main sacrilège sur sa couronne impériale, bénie par le Souverain Pontife, les lâches ont réussi, sans s'en douter, à la surmonter de la couronne du martyr, et Dieu merci, Maximilien est entré le front haut et le pas ferme, dans ce sanglant et sombre couloir, par où Henri IV, Charles I, Marie Stuart, Louis XVI et le roi Murat, ont porté leurs noms à l'histoire et à la renommée des siècles.

En mourant, ses dernières paroles, fidèle reflet des dernières années de sa vie, ont été un poignant cri d'angoisse et de suprême amour pour sa : "*Pauvre Charlotte!*" rendue folle elle aussi par les menaces et par les ignobles machinations de ces braves tueurs de femmes et d'enfants.

"Combien ce dernier soupir de sa violente agonie, écrit un auteur qui ne l'aimait pas, le rédacteur du *New York Herald*, dépeint admirablement le caractère viril et généreux de l'Empereur tombé ! En tête-à-tête avec des bourreaux sans pitié comme sans remords, n'attendant plus que le fatal commandement : "En joue !" toute idée de sa grandeur déchue et des épouvantables trahisons qui avaient présidé à sa chute, s'enfuirent, pour ne faire

place qu'au souvenir béni de la délicate affection qui était venue se greffer à sa vie, à sa destinée, à ses rêves d'ambition et à son bonheur envolé—sa “*pauvre Charlotte!*” Comme devant un homme qui se noie, et qui revoit dans la seconde qui s'en va, se dérouler jusqu'aux événements les plus imperceptibles de sa vie passée, la douce souvenance de sa jeune, de sa belle, de sainte compagne est venue se poser sur les lèvres de Maximilien mourant: “*Pauvre Charlotte!*” Les courtes journées de tranquillité passées avec elle dans son oublieuse capitale, les monceaux de bouquets dont elle avait été couverte par son peuple menteur, ses charités inconnues, sa piété si catholique, et la grâce irrésistible avec laquelle elle savait faire toute chose, tous ces attraits qui le rattachaient au passé, étaient accourus se pencher sur sa fosse entr'ouverte. Derrière eux se coudoyaient les sombres certitudes que les nobles efforts qu'elle avait tentés par de là les mers, pour sauver l'Empire croulant n'avaient réussi qu'à la clouer sur le chevet de la folie, et ce long cri d'angoisse vint alors s'étouffer dans la gorge de l'Empereur: “*Pauvre Charlotte!*”

“Jamais l'histoire des temps ne rappellera quelque chose de plus poignant, de plus navrant, quelque chose qui puisse entrer plus avant les sentiments de pitié et d'affection, que ces deux mots si simples, mais si empreints de véritable amour et de saint dévouement: “*Pauvre Charlotte!*” Ils éclipsent à eux seuls, tout ce que sa trop courte carrière a renfermé d'héroïsme, et jamais discours quelque éloquent qu'il puisse être, n'atteindra le sublime accent de tendresse et de résignation caché sous ces paroles mourantes de l'Empereur: “*Pauvre Charlotte!*”

Qui pourra redire les trahisons, les amertumes, les bassesses, dont on n'a pas cessé depuis dix huit mois, d'abreuver ces malheureuses têtes couronnées, trop nobles pour reculer devant les sourdes menées de la révolution et du brigandage, trop bonnes pour recourir aux mesures sévères nécessitées par tous les repris de bague qui les entouraient, trop fières pour mendier les secours de l'Europe occupée ailleurs? Rien n'a manqué à leur Calvaire; rien, depuis la France, cette fille de Pierre, qui est venue y renier l'œuvre qu'elle avait prêchée et qu'elle avait scellée de ses sueurs et de son sang: depuis les Etats-Unis qui ont joué jusqu'au bout l'infâme rôle de Pharisiens et d'hypocrites, fournissant des armes et de l'artillerie aux sicaires, faisant décacheter dans le *Post-Office de New-York* les dépêches privées de l'Empereur, et lui télégraphiant dès le commencement du siège de Quérétaro la mort supposée de l'Impératrice, pour le décourager et en finir plus vite, jusqu'à l'infâme trahison de Judas caché sous le nom de Lopez, jusqu'à la

moquerie d'un semblant de tribunal, jusqu'à la fourberie d'un Juarez qui, nouveau Ponce-Pilate, n'ose prendre sur lui la responsabilité du sang versé, et se lavant tranquillement les mains audessus des restes défigurés de sa royale victime, rejette sur le front abâtardi du peuple Mexicain, les gouttelettes du sang, que Dieu lui à permis de faire jaillir, afin que son pays et sa race fussent éternellement marqués d'un stigmaté de honte et d'opprobre.

La balle qui a frappé le cœur de l'Empereur a tué la nation Mexicaine. Son cadavre putréfié git maintenant par le 32° 13 latitude, et de longtemps, les peuples qui se sentent encore battre quelque chose de noble, passeront bien loin de cet épouvantable charnier, crainte d'y respirer les infectes miasmes d'anarchie, de démagogie et de meurtre que s'en élèvent de toutes parts.

Dévoré et déchiqueté par les chacals de la discorde, par les impitoyables vautours de l'immoralité et de la crapule, son squelette sera encore quelque temps l'effroi des honnêtes gens et des âmes sensibles, mais petit à petit le vent du ciel dispersera l'immonde poussière; la paix, la civilisation et le respect des dons de Dieu reviendront peu à peu sur ce sol de la malédiction. La terrible, l'inexorable loi de l'expiation sera venue alors se briser sur la tombe de l'Empereur martyr. Son sang aura fait descendre sur la terre qui l'a bu la rosée de la sainte miséricorde, et l'histoire fermant pour jamais les sombres annales qu'elle a consacrées au Mexique, inscrira sur le premier feuillet de son œuvre sanglante, cet impitoyable axiôme qu'elle burine en face de chaque récit de révolution :—Quos vult perdere, Deus dementat prius.

Dieu aveugle toujours ceux qu'il veut perdre.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

---

## CAUSERIE SUR QUÉBEC.<sup>1</sup>

MONSEIGNEUR, MESSIEURS ET MESDAMES,

Le désastre qui vient de frapper Québec a excité dans le cœur de la population de Montréal, toujours ouvert aux nobles sentiments, une vive et profonde sympathie. Si la souscription qu'elle a versée jusqu'ici dans le fonds de secours n'a pas été aussi forte que l'émotion qu'elle a ressentie, il faut l'attribuer uniquement aux appels réitérés faits à sa générosité, dans ces derniers temps surtout, au nom d'infortunes augustes ou touchantes, de besoins pressants. Montréal est la patrie adoptive des souscriptions, elles y poussent en toute saison ; si quelques-unes n'arrivent pas au chiffre que l'on avait droit d'attendre, c'est que d'autres leur ont nuï et que le terrain épuisé n'a pas eu le temps de se renouveler.

Je ne viens pas vous faire un nouveau récit de l'incendie dont les poignants détails vous sont connus. Ce qui était le plus propre à émouvoir vos cœurs, on vous l'a dit, et je n'y pourrais rien ajouter. Permettez-moi donc de vous présenter, en regard de cette sombre peinture de Québec désolé, un tableau de Québec dans ses beaux jours, lorsqu'aucun nuage ne l'assombrit, tel que le voient et le

<sup>1</sup> Le cinq novembre dernier, le public charitable de Montréal était convié à une soirée musicale et littéraire organisée au profit des 18000 incendiés de Québec. Les RR. PP. Jésuites avaient généreusement prêté leur magnifique salle académique au comité d'organisation, et S. G. Monseigneur de Montréal avait daigné honorer l'œuvre de son patronage. Tout ce que la ville renferme de distingué assista à cette fête de la charité. La salle était comble.

Le partie musicale de la soirée comprit l'exécution par 150 artistes-amateurs du chef-d'œuvre de Félicien David, *le Désert* : Messieurs Hector Fabre et Joseph Royal firent chacun une courte Conférence littéraire ; la *Revue* publie aujourd'hui ces deux conférences.— *Note de la Direction.*



regrettent, du foud de leur exil lointain d'Ottawa, les employés du gouvernement. Ce sera une manière comme une autre, je m'en flatte, de vous le faire aimer, de vous intéresser à son sort.

C'était autrefois une affaire capitale, un événement dans la vie d'un homme qu'un voyage de Montréal à Québec. Il y pensait longtemps d'avance et avant de partir ajoutait un codicille à son testament. On se décide plus vite maintenant à aller en Europe et les malles sont plus tôt prêtes. La famille éplorée allait reconduire au port le hardi voyageur, on lui faisait des recommandations touchantes, des adieux émouvants; on se jetait à l'eau pour lui serrer une dernière fois la main.

Le voyage se faisait en goëlette. Parfois, au bout de huit jours de vents contraires et de navigation en arrière, on apercevait encore le toit de la maison paternelle et le mouchoir agité en signe d'adieu par une main infatigable; heureux si la barque ne faisait pas naufrage sur l'île Ste. Hélène ou n'allait pas se perdre dans les îles de Boucherville.

Le lac St. Pierre était redouté à l'égal de la mer. On lui prêtait une humeur d'Océan, on lui attribuait des naufrages dont il était innocent. Régulièrement, en le traversant les estomacs sensibles avaient le mal de mer.

Le voyage durait parfois quinze jours. Les gens qui fesaient le trajet à pied vous dépassaient sans allonger le pas.

Aux goëlettes succédèrent des bateaux à vapeur, qui n'allaient guère mieux. Il fallait les faire remorquer par des chevaux pour qu'ils pussent remonter le Pied-du-Courant. Ils arrivaient péniblement et essoufflés.

Plus tard, les bateaux devinrent meilleurs, mais il fallut par patriotisme continuer à voyager dans ceux qui n'allaient pas. Les bons appartenaient à des Anglais, les mauvais à des Canadiens et le prix de passage sur ceux-ci n'en était pas plus cher. N'importe! on n'hésitait pas, on laissait les bureaucrates voyager à l'aise et l'on montait, le cœur joyeux, le corps résigné, à bord du *Charlevoix*, du *Patriote* ou du *Trois-Rivières*.

J'en ai bien peur, il ne faudrait pas recommencer l'épreuve. De ce temps-ci, le *Patriote* voyagerait à peu près vide. Parmi ceux qui m'écoutent cependant, il y en a qui se souviennent avec bonheur du temps que je rappelle et qui recommenceraient volontiers à voyager dans le *Charlevoix*, si on leur rendait la jeunesse qui leur faisait trouver les lits moins durs et le trajet trop court.

Québec avait à cette époque un renom d'hospitalité, d'amabilité qu'il a conservé, quoique nos mœurs aient perdu de leur entrain. Aussitôt qu'on signalait un étranger à l'horizon, une partie de la

population se portait à sa rencontre. Les uns s'occupaient de ses malles, les autres lui offraient leur voiture ou le débarraisaient de sa canne de son chapeau, de ses enfants. C'était à qui l'aurait le premier. On l'invitait à dîner, à se promener, à se fixer dans nos murs, à prendre une femme sans dot. Et du premier jour au dernier, il s'amusa, il engraisa. De retour à Montréal, on lui trouvait dix livres de plus et un entrain, une gaieté qu'on ne lui avait pas connus. Il ne se faisait pas répéter deux fois une invitation et se plaignait du sérieux de ses concitoyens. Le printemps suivant, il reprenait à petit bruit la route de Québec et allait, dans la capitale, se dégourdir de son hiver.

L'hospitalité Québecquoise, de nos jours encore, a cela de particulier qu'elle n'attend pas pour s'offrir que le temps soit passé de l'accepter. Elle est spontanée, aimable, pressante. Dès l'arrivée, les invitations pleuvent, les portes s'ouvrent et les plats sont sur la table. En abordant les étrangers, on ne leur dit pas comme ailleurs :

— Tiens ! vous voilà, vous arrivez. Quand partez-vous ?

Il y a toujours un plaisir en train, une fête en voie de préparation. Si l'on ne se gaudit pas chez vous, c'est chez le voisin. Cela s'organise en un clin d'œil, le temps de faire aux invités habituels le signal convenu, pas de scène domestique, pas de complication de réveillon.

En revanche, l'on ignore le secret ou l'on n'a point le goût des grandes démonstrations, où d'infortunés orateurs sont mis au supplice du discours perpétuel, condamnés à réchauffer les mêmes harangues jusqu'à ce qu'elle perdent leur saveur ; où l'on élève aux nues dans un immense ballon omnibus le personnage qu'il s'agit d'honorer, l'affaire qu'il faut louer, l'événement, le héros, la souscription du jour.

Québec, le vieux Québec, le Québec d'en dedans des murs, est avant tout une ville aristocratique. Il n'est pas permis de se loger dans les faubourgs sans sortir de ce qu'on appelle *la société* ; il faut ne pas franchir les fortifications, limites sociales aussi bien que militaires, ou aller hors barrières. Une fois qu'on a émigré dans le faubourg, on ne rentre jamais complètement en ville ; on repasse la porte, St. Jean, mais les portes des salons vous restent fermées. *Ne pas être de la société* ! châtement terrible, peine infamante à laquelle une femme bien née préférera toujours la gêne, le pain sec.

Le premier luxe à Montréal, c'est de s'acheter de beaux meubles, puis de se bâtir une belle résidence. Depuis quinze ans, chacun a renouvelé son mobilier et reconstruit le toit de ses pères. L'entrainement a été tel, qu'il y en a qui ont élevé des monuments

superbes qu'ils n'habitent qu'à moitié ; ils demeurent au rez-de-chaussée et les chambres du premier étage restent fermées à clef. Lorsqu'arrivent quelques amis de la campagne, on tire le paquet de clefs et on ouvre le salon, la salle à dîner, la chambre à coucher, le boudoir.

En entrant, cela sent le vernis et tous les meubles roides et enveloppés d'indienne à ramage, sans la plus légère égratignure, sont rangés dans un ordre sévère. Le visiteur admire et est prié de ne pas s'asseoir.

A Québec, le premier luxe est d'avoir chevaux et voiture. Il y a tant de côtes que l'on se lasse d'aller à pied toute sa vie, et puis les promenades hors de la ville sont si belles ! Cependant, autant que possible, le monde élégant se promène dans la rue St. Jean. Il se forme parfois, l'hiver, un long cortège d'équipages qui stationne à la porte St. Jean, pendant que le défilé se fait lentement. C'est un grand embarras de voitures, mais un gracieux spectacle. Les piétons seuls en souffrent : ceux d'entre eux que l'on écrase reçoivent de prompts secours dans les excellentes pharmacies qui abondent sur le parcours ordinaire du *Tandem Club*.

C'est donc commettre une injustice envers Québec que de le juger par ses maisons, il faut le juger par ses voitures et par l'usage constant que l'on en fait. On ne les garde pas sous remise et par conséquent l'on n'attend pas le bon plaisir des domestiques pour les en tirer. Vous en connaissez de ces braves gens que l'on ne voit jamais dans leur voiture, tant ils ont peur de l'user ; qui ne sortent point le soir, de crainte d'enrhumer leurs chevaux ? A Québec, je n'en connais point.

Quant aux meubles, on les garde tant qu'ils se tiennent debout, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes. Les salons où l'on s'amuse ne sont pas les salons garnis de meubles élégants et fragiles qui inspirent le respect et commandent la circonspection. Vivent les salons qui ont de l'usage, dont les fauteuils ont vieilli sous les causeurs ! Le sans-gêne des meubles invite à l'intimité.

La population Québécoise aime la vie au grand air. Autant que possible, elle passe les belles journées hors de chez elle. La rue St. Jean est trop étroite pour la contenir. Je commets peut-être une imprudence en disant que la rue St. Jean est étroite, car le faible d'un certain nombre de Québécois est de la croire large, un peu trop large même.

Il y a quelques années, j'avais osé insinuer le contraire dans une chronique. Un Québécois fanatique, homme d'esprit d'ailleurs, blessé dans son amour-propre civique, prit la peine de mesurer la rue St. Jean, puis la rue Notre-Dame, et comme il avait eu soin de

choisir les endroits les plus larges de la première et les plus étroits de la seconde, il se prouva à lui-même que la principale rue de Québec était plus large que la principale rue de Montréal. Cette statistique à la main, il m'accabla.

La rue St. Jean a d'admirables succursales où les promeneurs sont à l'aise : la Plateforme, le Jardin du Gouverneur, l'Esplanade.

La Plateforme est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons dîners. A toute heure de la journée, il y a quelqu'un, un oisif qui se chauffe au soleil ou un penseur qui rafraîchit son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve le soir ; les conversations s'ajournent de jour en jour, on reprend le lendemain le fil du dialogue interrompu la veille. Vous ne connaissez par l'adresse d'un avocat, employé, médecin ou journaliste à qui vous avez affaire, et vous dédaignez de demander au *Directory* un vil renseignement : allez sur la Plateforme, tôt ou tard il y viendra. Les avocats, dossier sous le bras, cravante blanche au vent, y font une courte et imposante apparition avant l'ouverture de la cour ; les médecins y envoient les convalescents, guérison garantie, et les maris leurs femmes quand elles s'ennuient, guérison également garantie ; les employés y oublient l'heure du bureau ; enfin les journalistes s'y félicitent de leurs articles, préparent en commun la polémique qui doit passionner leurs adhérents respectifs, s'entre aident fraternellement en se fournissant des armes les uns contre les autres. C'est aussi sur la Plateforme que les veuves de trente ans retrouvent des maris, non pas ceux qu'elles ont perdus, d'autres, de meilleurs !

La vue de la Plateforme est incomparable. Le spectacle est si beau, que je lui rendrai l'hommage discret de ne point le décrire, après tant d'autres qui n'ont point réussi à le bien rendre. Au matin d'un beau jour, on se croirait à Naples, avant la venue de Garibaldi. Qui que vous soyez, amant de la nature ou secrétaire d'un bureau de commerce, vous ne vous lasserez jamais de contempler ce vaste horizon, de respirer ce grand air, non-seulement vous vous porterez mieux, à cause de l'exercice, mais encore vous sentirez la douce et puissante influence de la nature sur le cœur, sur l'esprit ; vous sentirez vos idées s'agrandir, vos sentiments s'élargir, un rayon dorer vos chiffres, et peu à peu vous glisserez sur la pente de la poésie, mais d'avance promettez-moi de ne point rouler jusqu'aux alexandrins.

Un soir d'été, lorsque la Plateforme est couverte de flâneurs, que Lévis se parseme de lumières, que la basse-ville illumine ses rues étroites, ses longues lucarnes, et laisse monter la vive rumeur que fait le mouvement des affaires, que l'on distingue sur les eaux les

grandes ombres des navires qui louvoient dans le port : la scène est d'une animation merveilleuse. C'est alors surtout que l'on est frappé de la ressemblance entre Québec et les villes européennes ; on dirait une ville de France ou d'Italie transplantée : la physiologie est la même, et il faut que le jour revienne pour que l'on remarque l'altération de trait produite par le passage en Amérique. Le vieil escalier de la rue de Lamontagne, bordé de magasins où le jour ne pénètre jamais, de boutiques que l'on ne saurait peindre, est un monument qui ne serait pas déplacé à Venise ou à Madrid. On rencontrerait sur ses marches ferrées *Figaro* en personne, que l'on ne songerait pas d'abord à s'en étonner et qu'on le saluerait comme une vieille connaissance, un joyeux ami ; on verrait sortir une *senora* au long voile d'une de ces petites boutiques, qu'on se rangerait machinalement sur son passage, sans songer ensuite à se retourner.

Les Québécois tiennent à la Plateforme comme les Parisiens au Jardin des Tuileries. Sous Louis-Philippe, le peuple ébaucha quelques révolutions, parce que le roi-citoyen avait laissé percer le projet de se tailler un jardinet à même le grand jardin public. La presse de l'opposition fit de chaleureux appels aux principes de 89 et l'excellent père de famille qui régnait sur la France, fut forcé de renoncer au droit qu'a tout citoyen de planter des choux si cela lui plaît.

Dernièrement, à Québec, le Principal de l'Ecole Normale crut pouvoir, sans enfreindre les libertés publiques, sans porter atteinte à la sécurité nationale, ériger une clôture derrière l'Ecole Normale, qui, comme on sait, donne sur la Plateforme. Le terrain envahi n'était que de quelques pieds de largeur et n'entamait en rien la promenade publique ; la clôture avait pour unique effet de dérober à la vue les dépendances de l'Ecole, qui n'ont rien de pittoresque. Cette clôture prit sur les nerfs des flâneurs, les journaux se fâchèrent, une partie de la population s'emporta ; le bruit courut que l'on méditait de s'emparer de la Plateforme et de la réserver au service exclusif des élèves de l'Ecole Normale. Enfin, un jour, une bande d'élégants émeutiers mit le siège devant l'ancien château, arracha la clôture et, après l'avoir violemment secouée, la précipita en bas du Cap. Les habitants du quartier Champlain reçurent ce cadeau avec reconnaissance, et, durant une quinzaine, à l'heure du souper, on entendit pétiller le bois du gouvernement dans tous les poêles de la rue St. Pierre.

Le jour où il y a musique militaire, le Jardin du Gouvernement relègue la Plateforme dans l'ombre. La foule élégante se porte au Jardin. Les toilettes nouvelles s'y montrent pour la première

fois et y reçoivent les feux de la critique: celles qui restent maîtresses du terrain dictent les modes de la saison.

Le chapeau victorieux passe sur toutes les têtes. En vain, les maris détournent le regard pour ne pas voir ce point fascinateur; le lendemain, ils le trouvent au sommet de leurs femmes, avec une note de la modiste à la mode au bout des attaches. C'est au Jardin aussi que les jeunes clerks de l'élégance font leur début et marchent, en vêtement court, sur les traces des *dandys*.

Quant au monument de *Wolfe et Montcalm*, placé comme une sentinelle à la porte du Jardin, il menace ruine, et il pourrait bien un de ces jours, désertier son poste d'honneur.

L'Esplanade est réservée aux élèves de l'École Militaire qui aiment à s'y asseoir sur les affûts de canon, afin de rêver à leur aise aux *victoires et conquêtes* de la future confédération canadienne.

Les côtes de Québec sont célèbres et redoutées des piétons. Dans cette ville à pic, on monte toujours et l'on arrive sûrement quand on a de bonnes jambes. Nous y avons vu, comme ici, des ascensions inattendues, tandis que des gens de mérite, très bien équipés pour la course, restaient en bas de la côte, enviant les mauvaises montures qui, bien menées, l'escaladaient en quelques traits.

Le grand événement de l'hiver, à Québec, c'est le pont de glace. Prendra-t-il ou ne prendra-t-il pas? Telle est la question qui s'agite dans tous les esprits durant le mois de décembre. Chacun a sa théorie pour faire prendre la glace, celui qui n'en a pas est suspect d'indifférence à l'égard de la prospérité de la ville. Chaque soir, les gens se quittent en se promettant que le pont prendra dans la nuit. En se retrouvant le matin, ils ont une excuse toute prête pour le pont qui n'a pas pris. Lorsqu'enfin il prend, c'est un cri de joie à le faire repartir, s'il avait les nerfs sensibles. Tous les gens en état de patiner se précipitent dessus et ne le quittent plus.

Il y a deux ans, un simple armateur, propriétaire d'un vapeur armé pour fendre la glace comme l'onde, conçut l'audacieux projet de ravir à Québec son pont. Un matin, comme le pont se formait, il lança l'*Artic* à toute vapeur pour en briser la *clef*. A l'instant, la nouvelle de cet attentat se répandit par la ville et une foule impétueuse accourut sur le rivage en redemandant à grands cris le pont qui s'en allait et en poursuivant l'armateur qui s'en allait encore plus vite. Celui-ci échappa à grande peine à un bain glacé. Heureusement pour lui que le pont survécut à l'attentat et reprit le lendemain. La glace n'en fut que plus solide et plus belle, l'outrage fut oublié.

La maison du Parlement a perdu ses bruyants locataires. Elle

est à louer. Les députés ont passé la dernière session à regretter ce modeste logis, où ils s'entendaient parler.

Il y a quelque trente ans, quand la session avait lieu en été, les bons Députés du bas du fleuve venaient à Québec en goëlette. Ils amarraient leurs embarcations au rivage et y logeaient durant toute la session. Chaque soir, après la séance, ils redescendaient à la basse-ville en chantant la *claire fontaine*, et les principales lumières que l'on voyait briller sur le fleuve, durant la nuit, étaient des lumières parlementaires.

Un jour,—cette fois c'était l'hiver,—on vit s'arrêter à la porte du Parlement une grande *trainé* surchargés de *coffres*. Un brave homme et sa femme en descendirent, regardèrent longtemps chacune des vingt-quatre fenêtres de la façade de l'édifice et finirent par se décider à frapper à la porte. Un messenger vint ouvrir.

Le voyageur lui présenta ses civilités et lui dit qu'il était le membre pour le comté de Berthier, qu'il venait avec sa femme prendre son siège et qu'il avait apporté ses provisions pour l'hiver.

Il ne lui manquait qu'un poêle de cuisine, et il espérait bien qu'il y en avait un dans sa chambre.

La vie politique est une école de scepticisme. Le messenger, nourri dans la chambre, jugea son homme et le fit causer. Le membre pour Berthier comptait trouver une chambre toute prête dans la maison du Parlement pour lui et sa femme, s'y installer commodément, y vivre des provisions qu'il avait apportées, et, lorsque son approvisionnement serait épuisé, s'en retourner dans son village.

Le messenger fut forcé de lui dévoiler l'âpre réalité, de lui avouer qu'il n'y avait pas de chambre pour lui en Parlement. Alors, enfonçant son casque sur ses yeux, le député tourna le dos pour toujours à l'arène parlementaire, et, d'un vigoureux coup de fouet, il fit reprendre à son cheval la route de Berthier.

En arrivant, on ne voit que la Basse et Haute-ville, et l'on croit que c'est tout Québec. On ne songe ni à St. Roch et St. Sauveur, qui sont derrière, ni aux trois Lévis, qui sont vis-à-vis. Il faut pourtant en tenir grand compte en assignant à Québec son rang parmi les autres villes. Tandis que Lévis voit approcher un avenir brillant, St. Roch grandit sans cesse. St. Sauveur, au moment où le désastre que nous déplorons est venu le renverser sur des ruines fumantes, s'étendait rapidement. Québec est donc comme un groupe de villes.

Cette population de St. Roch et de St. Sauveur, si douloureusement éprouvée, est pleine d'énergie et de vitalité. C'est peut-être la population la plus profondément, la plus exclusivement canadienne

de tout le pays. Gaie et ardente, elle a conservé et comme retrouvé le caractère français. Les jours de fêtes, elle sort de la ville et se répand dans la campagne. On se croirait dans les environs de *Marseille* ou de *Bordeaux*, si la nature n'était ici bien plus belle que là-bas.

*St. Roch* et *St. Sauveur*, ainsi que *Lévis*, sont l'avenir de *Québec*. Si *Montréal* porte à sa glorieuse aînée une fraternelle sympathie, elle doit aider de toutes ses forces les quartiers décimés à se relever, à reprendre leur accroissement, leur progrès si soudainement interrompu. Notre amour-propre de race est intéressé à la prospérité, à la grandeur de la capitale nationale du pays, de la ville qui a le mieux conservé dans ses mœurs, et jusque dans sa forme extérieure, l'empreinte française, le cachet gaulois. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir, entre les deux villes, d'autres sentiments qu'une rivalité généreuse, qu'une émulation patriotique.

*Montréal* est la capitale commerciale du *Canada*, *Québec* est la ville des grands souvenirs de notre histoire. C'est là où notre nationalité a commencé, et, pendant un demi-siècle, la ville de *Champlain* a abrité dans ses murs le *Parlement national du Bas-Canada*, à qui nous devons la liberté. Ne jetons jamais sur ce passé un voile que la postérité lèverait pour nous condamner ; ne laissons s'effacer de notre mémoire aucun souvenir, ne laissons se lézarder aucun monument.

Le *Canada* a, en ce moment, une capitale de hasard, le *Gouvernement* est à la campagne. Espérons que lorsque, fatigué de solitude, las de la vie contemplative des bois, l'envie lui viendra de rentrer en ville, il retournera dans l'ancienne capitale. *Montréal* est assez indépendante de fortune, assez riche pour faire ce cadeau à *Québec*.

H. F.

---



## LE SACRIFICE ET L'EGOISME.

---

MONSEIGNEUR, MESSIEURS ET MESDAMES,

Je n'ai pas mission de vous remercier ce soir de l'empressement avec lequel vous êtes accourus à la voix du malheur ; chacun trouvera dans son propre cœur le prix de l'obole qu'il apporte à l'affliction ; mais j'ai le droit de contempler ce qui se produit autour de moi et d'y trouver la preuve d'une vérité consolante pour les temps où nous vivons.

Entre toutes les plaies sociales, il en est une qui surpasse toutes les autres par sa constance, par ses succès et par l'espèce d'impunité apparente dont elle a toujours joui. Ce vice échappe aux tribunaux humains, et cependant il fait la ruine des nations ; il s'attaque à la racine même de la société, et ses disciples sont très-souvent les puissants de la veille et du lendemain. Condamné de tout temps par la raison et par l'enseignement du christianisme, il est la cause permanente des désordres et des révolutions depuis que le monde existe. Cette plaie, cette laideur, ce vice, vous le nommez, MM., c'est l'égoïsme.

Chez les anciens, il régnait en souverain ; l'individu était déifié dans tout, jusque dans les tendances les plus abjectes de sa nature. L'idée de sacrifice était inconnue ; la loi du plus fort courbait le monde sous sa verge abrutissante ; philosophie, religion, droit des gens, économie sociale tout se limitait à l'homme et à la jouissance de ses appétits matériels. Dans la société, dans la famille, rien pour adoucir le joug du maître et les inégalités écrasantes de la fortune. Malheur au faible, malheur au vaincu dans la grande guerre de la vie : *Vae victis !*

Comme ils ne portaient point leurs aspirations au delà du monde sensible, l'homme et la société descendirent peu à peu tous les degrés du matérialisme et tombèrent bientôt dans le plus épouvantable chaos.

L'égoïsme avait tout perdu, il fallait une force contraire pour tout sauver : ce fut l'œuvre du christianisme.

Dès lors, un nouveau principe fut jeté dans le monde pour pénétrer toutes choses de sa généreuse et sublime influence : un travail de réorganisation sociale commença, et bientôt l'humanité compta ses plus belles et ses plus glorieuses époques.

On ne voit plus guère de nations égoïstes dans le monde chrétien, c'est-à-dire des nations proclamant le droit de la force comme leur règle suprême : mais en revanche quel n'est pas le nombre des individus atteints de ce vice lamentable ! C'est à ce principe dissolvant qu'on doit tous les malheurs dont les sociétés sont aujourd'hui frappées.

Qu'est-ce que l'ambition, sinon un égoïsme sans bornes qui pousse l'individu à travailler sans relâche pour pouvoir un jour dominer ses semblables, dicter ses volontés et faire parler de lui. Le repos des familles, les principes de la justice, l'enseignement chrétien, le respect des droits existants, rien n'arrête l'ambitieux. Son intérêt est de diffamer, il diffamera ; un ordre de choses le gênera, il le battra en brèche par tous les moyens possibles ; ses succès, car je l'ai dit, souvent l'égoïste est heureux, ses succès lui donneront des disciples, il s'en fera des instruments ; il lui faut des ruines, il démolira. Et notons bien qu'il n'y a pas que l'ordre politique qui compte des égoïstes de cette espèce : qui n'en rencontre tous les jours dans sa paroisse, dans son cercle, dans ses affaires, dans son parti, dans la moindre réunion d'hommes ?

Je l'ai connu, vous l'avez aussi connu, Messieurs, cet égoïste d'un autre genre qui s'est fait un Dieu de lui-même et qui règne en autocrate sur ceux qui sont dans sa dépendance. On l'appelle avare, mesquin : moi je dis que c'est tout simplement un égoïste. Voyez le : il ne pense qu'à lui. A table, il impose son goût et ses restes aux siens ; dans ses plaisirs, il se fâche s'il ne gagne pas les quelques sous qu'il joue ; à son foyer, il ne souffrira pas qu'on partage un autre avis que le sien ; en public, il affiche son nom sur toutes les listes de souscriptions ; en secret, il jette sur le pavé la pauvre femme, qui ira lui tendre la main et lui demander un sou pour "l'amour de Dieu." Ne lui parlez pas d'un mérite autre que celui de faire de l'argent ; il vous regardera par-dessus ses lunettes, et vous demandera ce que cela rapporte. Il possède

une formule bien connue s'il s'informe de quelqu'un : "Combien vaut-il?" Puis, tout est dit.

En voyage, l'égoïste de cette espèce fait du fracas dans les hôtels, il mène grand train, il veut éblouir : de retour chez lui, il cherchera à se refaire en rognant les gages de ses commis, en lésinant sur les quelques misérables piastres qu'il donnera à un ouvrier qu'il emploie. C'est le même qui, une fois que ses invités ont quitté ses salons splendides, s'informe avec anxiété du nombre des verres cassés.

Qui le croirait, Messieurs ? La littérature, le monde de la pensée compte aussi ses égoïstes. C'est un besoin de l'homme d'ériger en théories les tristes maximes de sa conduite : chaque vice a dans l'ordre immatériel une théorie qui s'y rapporte. Et pour ne parler que des anciens épicuriens, croyez-vous que nos matérialistes leur soient bien inférieurs en doctrine ? Quelle est la source de ces idées qu'on appelle utilitaires et qui font tant de ravages dans les temps modernes ? Pourquoi existe-t-il une science qui éloigne de Dieu ? Quel est le mobile de ce progrès matériel incessant qui fait affluer le bien-être dans une classe de la société et plonge dans la plus horrible misère la meilleure partie d'un pays ? Qu'est-ce que le paupérisme ?

Je me sens entraîné en ce moment vers l'un des plus redoutables problèmes sociaux de notre temps ; néanmoins, avant que d'en dire un mot, je prendrai la liberté de vous expliquer ce que j'entends par égoïsme en littérature.

L'égoïste littéraire n'est pas tellement un produit des pays de l'ancien monde que nous n'en comptions quelques échantillons dans notre petite société.

L'égoïste dans la littérature part du même principe que ses confrères en autres genres : l'orgueil est son mobile. Il s'étonne de ne pas s'appeler Cicéron ou Lamartine. Le lisez-vous dans un journal ? L'exclusivisme est sa devise. Il remplira ses colonnes de chiens noyés et d'insignifiants télégraphiques ; mais il ne dira pas un mot de tel livre, de telle revue, de telle réunion littéraire. Il semble cependant que tout cela pourrait plaire à ses lecteurs et les intéresser : oui, mais ne comprenez-vous pas que rendre compte de ce livre c'est faire connaître le travail d'un homme de talent et de principe, c'est donner de la vogue à un rival ou à un homme qui a le malheur d'avoir des idées ? Parler de cette revue ;—mais ne sentez-vous pas que l'égoïste littéraire qui rédige un journal de sa trempe se donnera bien de garde de laisser ses lecteurs croire qu'il y a d'autres écrivains que lui ? Faire le récit de cette réunion où des hommes de talent et d'étude ont parlé sérieusement de philo-

sophie et de littérature ; mais, non, c'est au contraire le voile le plus épais qu'il faut tirer, car ce serait essayer de persuader au public que, en dehors d'une certaine coterie, il y a autre chose que le déluge.

L'égoïsme en littérature est le résultat de la mesquinerie dans les idées ; c'est toujours la négation de l'idée de sacrifice. Tout ce qui ne l'éclipse point plait à l'égoïste littéraire.

On a vu qu'il avait un moyen de satisfaire sa personnalité jalouse par la conspiration de silence : il en possède un autre, c'est la critique. Les égoïstes littéraires qui ont quelque talent préfèrent cette dernière arme ; ils laissent la première aux infirmes. Mais qu'elle est puissante en leurs mains, cette critique ! Pour eux, elle est aisée et l'art en est facile. On a inventé un mot qui peint bien la façon d'agir de ces forts à bras de la littérature : un livre, un auteur ne leur plait pas, ils lui servent aussitôt ce qu'ils appellent un "éreinement." C'est là leur critique. Ils ont des mots à eux pour signifier tout le contraire de ce qu'ils semblent dire ; laissant de côté le mérite réel d'un ouvrage, ils iront avec une habileté méchante déterrer dans un coin une phrase malheureuse : ou bien encore s'ils connaissent intimement l'auteur ils l'accableront de compliment fades et communs en finissant par faire croire au lecteur que c'est par pure obligeance de leur part, et que leurs livres valent bien mieux que celui qui vient de paraître.

Je ne vous parlerai pas, Messieurs, de toutes les diverses espèces d'égoïstes qu'on trouve dans le monde de la littérature ; je passerai sous silence le philosophe à système, l'historien à thèses sociales, le savant à idées préconçues : je m'arrêterai cependant à une classe d'écrivains que notre siècle a vus naître et former bande à part dans les lettres, les économistes. Ils sont dignes de notre attention, parce que la prétendue science dont ils se disent les disciples a eu pour objet l'étude de la richesse.

Frappés de l'inégalité des conditions de l'homme, les premiers économistes se sont fait la question :—" Pourquoi des pauvres ? pourquoi des riches ?"—Puis, ils ont passé au problème suivant : " Comment faire disparaître la pauvreté et amener le bien être universel ?"

Bien que le problème ne fût pas nouveau et que la doctrine catholique l'eut résolu depuis bien longtemps, ces écrivains crurent avoir fait une précieuse découverte ; et, animés des plus nobles sentiments, ils se mirent résolument à l'œuvre. Travaillant en dehors des notions si claires du christianisme, on comprend qu'ils durent aboutir aux erreurs les plus absurdes, aux enseignements les plus erronés. C'est ce qui arriva.

Nulle, part vous le savez, la solidarité humaine, les devoirs sociaux ne sont aussi magnifiquement exposés et démontrés que dans la loi évangélique ; la charité y est un précepte, de même que le respect de tous les droits légitimes. Que celui qui possède donne à celui qui n'a rien ; que le puissant se serve de sa force pour protéger le faible et l'opprimé ; que l'homme sache que ses semblables et lui sont égaux devant Dieu, et qu'il n'y a que les œuvres de bien qui établissent des niveaux : voilà ce que la raison, illuminée des splendides clartés de la révélation, enseigne depuis des siècles. Ainsi l'égoïsme se trouve extirpé dans sa racine ; la charité chrétienne prend sa place et la misère disparaît en raison de la pratique de cette belle vertu.

Les économistes ne purent s'élever si haut. Ils conçurent des systèmes dans lesquels l'homme ne fut considéré que comme une machine absorbante ou productrice ; ils essayèrent d'expliquer la richesse des uns et la pauvreté des autres de mille façons ingénieuses ; ils admirent l'obligation pour l'homme de secourir son semblable, mais ils firent remonter jusqu'à l'état le soin de s'en acquitter, sous prétexte qu'une simple obligation morale est lettre-morte pour la plupart des hommes. C'est alors qu'ils inventèrent la charité légale. Les païens n'eussent pas mieux fait ; et encore, je doute que les anciens philosophes eussent sciemment fermé les yeux sur la vérité toute simple et toute claire pour se donner le difficile plaisir de la chercher par des sentiers nouveaux. Laisant de côté la théorie chrétienne de la société, il était impossible aux économistes de ne pas aboutir à de tels résultats. Leur doctrine qui avait pour point de départ un noble sentiment, eut un immense succès auprès de tous ceux qui niaient à l'église sa sublime mission ; car on venait, suivant eux, de découvrir le moyen de se passer de ses préceptes pour pratiquer la plus belle de ses vertus ?

•Ce succès eut quelque durée, mais les pauvres s'en ressentirent bien cruellement.

Parcourez aujourd'hui les pays où la charité s'exerce en vertu de la loi, par l'Etat, et en dehors par conséquent des notions catholiques de ce problème social : comparez le fonctionnement et les résultats matériels et moraux de cette loi, et des institutions publiques qu'elle régit avec le fonctionnement et les résultats des organisations charitables dues à l'initiative des particuliers et à la pratique du précepte de l'Évangile. Mettez en regard leur taxe des pauvres, son mode d'exécution infamant et égoïste, la moralité du système, leurs maisons de refuge, leurs dépôts de mendicité, en un mot, tous leurs moyens orgueilleux de faire de la charité la vertu de ceux-là seulement qui ont des écus, mettez dis-je, tout cela en regard

de nos hospices, de nos hôpitaux, de nos miséricordes, de nos orphelinats, et de la charité collective et individuelle telle qu'elle s'exerce et telle qu'elle est enseignée dans l'Église, et dites-moi de quel côté se trouve le progrès, de quel côté l'humanité se trouve la plus secourue, la plus moralisée, et la plus pacifiée.

Toutes les plus belles phrases des économistes ont elles été capables de nous donner un seul de nos sœurs de charité ? tout l'or de l'état pourrait-il former un seul Vincent de Paul ? Pourquoi ce contraste ; pourquoi d'un côté la vie, le succès, le soulagement à la fois de l'âme et du corps, et de l'autre, les résultats douteux, et rien qui adoucisse la flétrissure de l'assistance ? C'est que dans le premier cas, l'idée de sacrifice et la pratique d'une vertu sont le mobile de l'acte, tandis que le second ne s'attache qu'à faire disparaître l'effet physique et tout matériel de la pauvreté sans chercher à en amoindrir la cause morale qui est l'égoïsme.

C'est ainsi, Messieurs, que se trouve prouvé, une fois de plus, l'accord éclatant des doctrines du christianisme avec les saines notions de la science humaine, et la communauté des principes de l'économie politique avec les préceptes de la morale évangélique.

Permettez-moi de vous féliciter de ce que le mal affreux de l'égoïsme ne nous a pas encore sérieusement atteint : les canadiens peuvent être fiers à bon droit du beau titre qu'on leur a donné de peuple charitable et généreux. Quoique pauvres, quoique peu nombreux c'est à nous qu'on s'adresse de toutes parts en Amérique chaque fois qu'il y a une grande détresse à secourir, une grande œuvre de dévouement à accomplir.

Tout dernièrement, notre ville de Montréal n'a-t-elle pas, toute proportion gardée, surpassé la riche et populeuse cité de New-York dans sa souscription en faveur des incendiés d'une ville américaine, de Portland ?

Ce qui prouve que la libéralité d'un peuple n'est jamais en proportion de sa richesse, mais bien en raison des idées de vertu et de morale chrétiennes qui y règnent.

Pendant que d'autres pays s'abandonnent de plus en plus au culte de la matière et aux enseignement de ses philosophes, con solons-nous d'avoir moins de fortune, moins de capitaux, moins de commerce, moins de productions qu'eux par le spectacle de notre médiocrité heureuse, et de leur richesse inquiète et avide. Si nos particuliers ont moins de revenus, en revanche nos classes ouvrières ne connaissent pas le chancre du paupérisme ; si nous manquons d'économistes besogneux pour discourir sur la production et la consommation, nous avons des prêtres qui nous enseignent les vrais principes de l'art d'être heureux ; si notre nom est ignoré de l'uni-

vers, il mériterait d'être connu des sages qui trouveraient ici le beau et rare spectacle d'une nation qui pratique la vertu, possède le culte de la famille, aime les beaux arts et respecte l'autorité.

Ne veuillez pas croire cependant, Messieurs, que je m'aveugle sur la perfection absolue de notre jeune société ; non, mais je prétends que la puissance du bien y est encore très grande et que le caractère public a résisté jusqu'ici à l'influence délétère et anti-civilisatrice de certaines fausses doctrines.

Non, tout n'est pas à désespérer d'un peuple qui oublie ses propres besoins pour se lever généreusement et tendre la main à ses membres qui souffrent et sont dans l'affliction la plus profonde. Il y a quelque chose de rassurant pour l'élévation des caractères dans ces sublimes exemples de dévouement que Québec, dans son immense malheur, vient de donner à notre société, au monde tout entier. Votre présence, votre affluence empressée, votre nombre, votre enthousiasme me prouvent que non-seulement les mêmes actes d'héroïsme se répèteraient ici au besoin, mais, encore, que vous savez apprécier le mérite et la grandeur d'âme de ceux qui les accomplissent. Le temps est passé d'élever des statues aux citoyens qui se distinguent par de nobles et éclatantes actions ; mais la mémoire publique gardera longtemps environnés d'une auréole de gloire impérissable les noms de ceux que l'on a vus se sacrifier dernièrement pour le salut de leurs semblables. Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire.

La société de Québec recevait, il y a peu d'années, dans ses cercles aimables, un jeune homme, un militaire qui sut bientôt par les charmes de son esprit, la culture de son intelligence et les délices de sa conversation s'attirer l'estime et l'admiration de tous. Sérieux dans ses goûts, amant de l'étude, poète à ses heures, la plus belle carrière s'ouvrait à ses talents et à son courage lorsque s'offrit, tout-à-coup, l'occasion de révéler les grandes qualités de son cœur. C'était au plus fort de l'incendie du 14 octobre dernier, à Québec : soudain les cris : *Le feu gagne l'Hôpital-Général ! Le feu est à l'Hôpital !* vinrent glacer d'épouvante toute cette population qui semblait cependant n'avoir plus rien à perdre. On court, on se précipite vers les bâtiments du couvent où s'était déjà entassée la foule éplorée des femmes et des enfants : hélas ! l'élément terrible léchait déjà, de sa langue rouge et avide, cette proie magnifique ; il l'enserrait déjà dans un cercle horrible de brasiers immenses comme pour la mieux dévorer, lorsque paraît la lieutenant Baines, à la tête d'une compagnie d'artilleurs royaux tous noirs de fumée, ruisselants de sueurs et les vêtements en lambeaux. D'un coup-d'œil le jeune officier mesure l'imminence du danger où se trouve le

couvent qui avait, à une autre époque, abrité et soigné les siens : il n'hésite pas—“ *Vite, de la poudre ! Des haches ! Faites éloigner tout le monde !* ” telles sont ses paroles. Lui-même dirige l'opération ; il veut qu'elle réussisse ; il place un baril de poudre dans une maison, saisit une mèche, l'allume et au même instant une détonation immense éclate, emportant au loin dans un noir tourbillon les débris informe de tout un bloc de maisons. C'en est fait, le feu s'arrête ; il ne rencontre plus d'élément ; l'Hôpital-Général est sauvé. Mais, ô désolation, à quel prix ? — “ *Le lieutenant Baines !—Le lieutenant Baines !* ” s'écrie-t-on dans la foule. Pâles, désespérés, ses fidèles artilleurs se jettent au milieu des décombres fumants ; tout le monde les suit. L'attente est terrible ; mais aussitôt, s'élève une grande clameur de douleur lorsqu'on voit apparaître le corps de l'héroïque jeune homme porté par ses soldats. La pâleur de la mort est déjà sur ses traits : néanmoins, il respire encore..... Tout Québec espéra, pria et s'informa pendant les quinze longues journées que la vie mit à quitter ce corps illustre. Dans ce déluge d'afflictions, le sort de ce martyr du dévouement occupa toutes les âmes : on ne pouvait croire que tant de jeunesse, de talents et de brillantes qualités allaient finir du même coup. Hélas ! il en devait être ainsi.

Pleurons, Messieurs, cette victime du plus noble et du plus généreux des sentiments ; ou plutôt, non, que notre générosité soit encore plus grande que notre douleur, car des morts aussi glorieuses, de tels actes d'héroïsme font la force et l'honneur impérissable d'une nation.

J. R.

---



# LEÇON D'HISTOIRE.

CAUSERIE D'UN VIEILLARD.

---

Quand on est vieux, quand le soir tombe  
Sur notre jour qui va finir,  
On rencontre au bord de la tombe  
La grande ombre du souvenir.  
Ce fantôme qu'on nomme aussi l'expérience,  
Invisible à nos fils, m'attriste sur leur sort ;  
Ignorant le passé, cœurs pleins de confiance,  
Ils vont ! Dieu les conduise au port !

Enfants, vous marchez sans boussole,  
Qui vous indiquera la route des aïeux ?  
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :  
Le passé vous instruirait mieux !

Ceux qui luttèrent à cet âge  
Où vous n'étiez pas encore nés,  
Ceux qui sauvèrent du naufrage  
Les biens qui vous sont destinés,  
Ils s'éteignent sans bruit, emportant leur histoire ;  
Bientôt vous n'aurez plus de voix pour vous guider !  
Plusieurs méconnaîtront les vieux refrains de gloire,  
Le Devoir qui sait commander.

Enfants, vous marchez sans boussole,  
Qui vous indiquera la route des aïeux ?  
Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :  
Le passé vous instruirait mieux !

Si vous ne gardez souvenance  
 Des sacrifices d'autrefois,  
 Qui vous dira la provenance  
 Des droits que protègent nos lois ?  
 On estime à son prix un noble privilège :  
 Plus cher il a coûté, plus il nous semble doux.  
 Mais s'il reste couvert d'un oubli sacrilège,  
 Grands et petits, qu'en ferez-vous ?

Enfants, vous marchez sans boussole,  
 Qui vous indiquera la route des aïeux ?  
 Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :  
 Le passé vous instruirait mieux !

Enseignez à la foule avide  
 Ce que furent les Canadiens.  
 L'ignorance fait le cœur vide :  
 Il faut guider la foi des siens.  
 Tandis qu'il en est temps, ressuscitez sans trêve  
 Des échos du passé l'expirante clameur.  
 Le peuple se souvient, mais comme d'un grand rêve :  
 Son patriotisme se meurt !

Enfants, vous marchez sans boussole,  
 Qui vous indiquera la route des aïeux ?  
 Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :  
 Le passé vous instruirait mieux !

Il mourra le patriotisme  
 Si vous n'animez ses débris ;  
 Car l'aiguillon de l'héroïsme  
 C'est le Devoir qu'on a compris.  
 Déjà des déserteurs ont quitté la phalange !  
 Les rangs s'éclairciront ! Ces pauvres émigrés  
 Ne sauront-ils jamais ce qu'ils perdent au change ?  
 Que sont pour eux nos droits sacrés ?

Enfants, vous marchez sans boussole,  
 Qui vous indiquera la route des aïeux !  
 Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :  
 Le passé vous instruirait mieux !

Qui leur apprend dans la chaumière  
 De quel sang ils sont descendus ?  
 Songent-ils que la race entière  
 N'eût de remparts que ses vertus ?

Rattachez donc leur vie au courant électrique  
 Qui remonte à travers les générations.  
 Ah ! si vous ne voulez qu'un peuple prévarique  
 Ravivez les traditions !

Enfants, vous marchez sans boussole,  
 Qui vous indiquera la route des aïeux ?  
 Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :  
 Le passé vous instruirait mieux !

Dites : l'amour de la patrie  
 Ne rend-il pas les peuples forts ?  
 Que vers cette mère chérie  
 Tendent sans fin tous vos efforts !  
 Enfants, bien des dangers sont loin des citadelles ;  
 Préparez les esprits pour ces combats nouveaux ;  
 Enrôlez, instruisez des bataillons fidèles :  
 Chaque rang produit ses héros !

Enfants, vous marchez sans boussole,  
 Qui vous indiquera la route des aïeux ?  
 Au milieu des dangers l'espoir seul vous console :  
 Le passé vous instruirait mieux.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, juillet 1867.

---

# SCENES

DE LA

## GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

LE DRAGON DE LA REINE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

LES DEUX VOYAGEURS.

Les idées révolutionnaires que la France avait jetées à l'Europe en 1789 ne devaient pas tarder à franchir les mers et à se répandre dans toute l'Amérique espagnole quand bien même l'exemple d'affranchissement antérieurement donné par les Etats-Unis n'eût pas fait songer les colonies de l'Espagne à proclamer à leur tour leur indépendance de la métropole.

En effet, au commencement de ce siècle, l'Amérique du Sud tout entière avait secoué le joug de la cour de Madrid, qui ne possédait déjà plus dans le Nouveau Monde, du moins sans combats, que l'Amérique centrale et le Mexique.

Cependant, pour prévenir toute tentative de soulèvement, le vice roi de la Nouvelle-Espagne, don José Iturrigaray, avait sage-

ment jugé nécessaire de faire au Mexique d'assez larges concessions politiques, et d'appeler les créoles mexicains à jouir des droits qu'on leur avait refusés jusqu'alors. Malheureusement les Espagnols établis dans le pays, considérant ces concessions comme la ruine de leurs antiques privilèges, se soulevèrent contre le vice-roi, s'emparèrent de sa personne et l'envoyèrent en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. Toutes les franchises accordées par lui furent retirées, et le Mexique fut replongé dans l'ancien ordre de choses.

Ces événements avaient lieu en 1808, et, quoique d'un jour à l'autre l'on pût s'attendre à voir la colonie essayer de reconquérir les droits dont elle avait été frustrée, deux ans de tranquillité apparente avaient si complètement rassuré les esprits, que la conspiration d'Hidalgo et le soulèvement qu'il excita en septembre 1810 les jetèrent dans une stupéfaction profonde.

C'était par les prêtres que l'Espagne avait principalement dominé le Mexique pendant trois cents ans ; c'étaient les prêtres aussi qui, par un juste retour des choses d'ici-bas, devaient affranchir le Mexique du joug de l'Espagne. Au commencement du mois d'octobre suivant, le curé Hidalgo comptait déjà près de cent mille combattants, mal armés, il est vrai, mais que le nombre ne laissait pas de rendre redoutables. Cette masse d'insurgés, qui se répandait partout comme un torrent et menaçait de s'accroître encore, portait la consternation dans Mexico, siège du gouvernement colonial, et jetait quelques confusion dans les idées des créoles eux-mêmes. Tous fils d'espagnols, les uns, en considération des liens du sang, se croyaient tenus à combattre l'insurrection ; les autres, ne songeant qu'à l'affranchissement du pays qui les avait vus naître, croyaient de leur devoir de prendre fait et cause pour les insurgés. Cette dissidence d'opinion ne se rencontrait du reste que dans les familles créoles riches ou puissantes ; le peuple, blanc, métis ou indien, n'hésitait pas à se ranger du côté d'Hidalgo.

Les Indiens surtout, plus asservis encore que les créoles, espéraient qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour eux, et quelques-uns déjà rêvaient le retour de leurs anciennes splendeurs.

Tel était l'état politique et moral de la Nouvelle-Espagne à l'époque où s'ouvre ce récit, c'est-à-dire au commencement du mois d'octobre 1810.

Un matin, à l'heure où sous les tropiques la chaleur du jour succède brusquement à la fraîcheur des nuits vers neuf heures, un cavalier suivait solitairement non pas la route, car il n'y en a pas de bien distinctement tracée, mais les plaines sans fins qui conduisent des limites de l'Etat de Vera-Cruz à celui de Oajaca. Pour

traverser un pays en guerre civile et dans lequel, en ne comptant pas les rôdeurs de profession, toujours prêts à dépouiller les passants sans acception de parti, on est continuellement exposé à rencontrer un ennemi, le voyageur en question était assez pauvrement armé et encore plus pauvrement monté.

Un sabre courbe, à fourreau de fer aussi rouillé que s'il eut longtemps séjourné au fond de quelque rivière, était passé entre sa jambe et le cuir de sa selle, pour éviter ainsi les meurtrissures que le poids d'une arme semblable fait éprouver aux hanches du cavalier. Ce sabre était le seul moyen de défense dont celui-ci parut pouvoir disposer, en supposant toutefois que la rouille n'eût pas cloué la lame au fourreau.

Le cheval sur lequel le voyageur cheminait assez péniblement au pas, malgré les coups d'éperon dont il n'était pas avare, avait sans doute appartenu à quelque *picador de tori* (toréador à cheval), à en juger par les cicatrices nombreuses dont ses flancs et son poitrail étaient sillonnés. C'était tout au moins une bête de rebut, maigre et rétive, et que celui qui l'eût achetée cinq piastres eût payée le double de sa valeur.

Le cavalier portait une veste d'étoffe blanchâtre, des calzoneras de velour de coton olive, des bottines de peau de chèvre imitant le cuir Cordoue. Il était petit, mince et chétif, paraissant tout au plus âgé de vingt-deux ans ; son chapeau de feuilles de palmier ombrageait de ses larges bords une figure d'une expression douce et prévenante et d'une naïveté excessive, si deux yeux vifs et spirituels, brillant dans des orbites enfoncés, n'en eussent singulièrement relevé l'expression. Il était évident que cette bonhomie ne prenait sa source que dans la mansuétude du caractère et non pas dans un défaut d'intelligence. Une bouche fine, parfois railleuse et en accord parfait avec la vivacité du regard, indiquait que le jeune voyageur pouvait au besoin mettre une répartie caustique au service d'une grande finesse d'observation.

Pour le moment, l'expression dominante de sa physionomie était celle d'un désappointement complet mêlé d'une forte dose d'inquiétude.

Le paysage était de nature à justifier cette appréhension de la part d'un cavalier solitaire comme celui-ci.

Des plaines sans fin s'étendaient devant lui ; un terrain calcaire hérissé d'alloès et de raquettes épineuses auxquels se mêlaient quelques herbes jaunies, présentait l'aspect le plus monotone et le plus triste. De distance en distance, de légers tourbillons d'une poussière blanchâtre se levaient et s'affaissaient tour à tour. Des cabanes disséminées de loin en loin étaient vides et abandonnées, et

l'ardeur du soleil, le manque d'eau, la solitude profonde de ces steppes poudreuses, portaient le découragement et la peur dans l'âme du jeune cavalier.

Quoiqu'il éperonnât son cheval le plus consciencieusement qu'il lui fût possible, l'animal fatigué ne quittait son pas que pour prendre, pendant une minute ou deux seulement, un petit trot désagréable qui paraissait être sa plus fouguese allure. Les efforts du cavalier n'aboutissaient qu'à couvrir son front d'une sueur d'épuisement et d'angoisse, qu'il était à chaque instant forcé d'éponger avec son mouchoir.

"Maudite bête!" s'écria-t-il parfois avec fureur. Mais le cheval restait insensible aux injures de son maître, comme aux sollicitations incessantes de ses éperons. Alors celui-ci comparait tristement, en se retournant sur sa selle, l'espace qu'il avait franchi avec celui qui lui restait à travers encore pour sortir de ses savanes désolées; puis il s'abandonnait avec une sorte de désespoir à l'allure pacifique de sa monture.

Le jeune cavalier marcha encore longtemps dans cet état alternatif d'exaspération et d'oppression d'esprit, jusqu'au moment où le soleil, devenu presque perpendiculaire, annonça l'heure de midi. La chaleur croissait à mesure que le soleil montait, et, pour comble de malheur, la brise tombée avait même cessé de soulever la poussière. Les tiges desséchées des herbes restaient dans une immobilité complète, et le cheval épuisé menaçait de rester immobile comme elles.

Consumé de soif, accablé de fatigue, le cavalier, mit pied à terre, et, laissant la bride sur le cou de sa monture incapable de trahir sa confiance en se sauvant, il s'avança vers un massif de nopals, espérant y trouver quelques fruits pour se désaltérer. Le hasard voulut que son espoir ne fût pas trompé, et, après avoir cueilli et dépouillé de leur enveloppe épineuse une douzaine de figues de Barbarie, dont la pulpe fade mais juteuse rafraîchit sa bouche desséchée, le cavalier remonta sur la bête et reprit sa route interrompue.

Il était près de trois heures quand le voyageur isolé atteignit enfin un petit village, situé à quelques distance des plaines interminables qu'il achevait de parcourir. Mais, comme dans tous ceux qu'il avait rencontrés depuis un jour, les cabanes en étaient désertes et abandonnées; sans pouvoir apprendre le motif de cette désertion générale, le voyageur continua son chemin.

Chose étrange! loin de toute rivière ou de tout cours d'eau, il trouvait de temps à autre, et à son profond étonnement, des canots,

des pirogues hissés au sommet des arbres ou suspendus à leurs grosses branches, et personne pour lui expliquer ces bizarreries.

Enfin, à sa grande joie, le bruit des sabots d'un cheval vint tout à coup troubler le lugubre silence de ces solitudes. La terre desséchée résonnait derrière lui. C'était signe qu'un voyageur, encore invisible grâce aux détours d'un chemin qui tournait deux talus escarpés, allait bientôt le rejoindre.

Au bout de quelques instants, en effet, un cavalier se montra et ne tarda pas à prendre place à son côté le long de la route, tout juste assez large pour que deux chevaux pussent y cheminer de front.

— *Santos dias* ! dit le nouveau venu en portant la main à son chapeau.

— *Santos dias* !” répondit poliment le second en soulevant le sien à son tour.

La rencontre des deux voyageurs au milieu d'une solitude profonde est toujours un événement, et ceux-ci se considérèrent avec une curiosité mutuelle.

Le cavalier était un jeune homme qui paraissait âgé tout au plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et la conformité d'âge à peu près était la seule que les deux voyageurs eussent entre eux. La stature du dernier arrivé était élevée, robuste et pleine d'élégance à la fois. Ses traits réguliers et rigoureusement accentués, le feu de ses yeux noirs, la mobilité de ses épaisses moustaches et son teint bronzé, indiquaient de violentes passions et portaient l'empreinte énergique du sang arabe d'où sont sorties tant de familles espagnoles.

Il montait un cheval bai brun dont les formes élancées et nerveuses trahissaient la même origine orientale que celle de son cavalier. Celui-ci le maniait avec une aisance parfaite et paraissait inébranlable sur sa selle, au pommeau de laquelle était suspendu un mousqueton ; une rapière à deux tranchants et à fourreau de cuir pendait au crochet de son ceinturon, de cuir fauve comme les brodequins armés de longs éperons dont ses pieds étaient chaussés sous ses larges *calzoneras* de velours violet.

Une veste de batiste écrue approprié à la chaleur du climat et un chapeau de laine de vigne à gallons d'or complétaient un costume moitié militaire moitié bourgeois.

— Avez-vous une longue traite à fournir sur ce cheval ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil de côté sur la chétive monture du voyageur qu'il venait de joindre et en contenant l'ardeur de la sienne.

— Non, grâce à Dieu ! répondit celui-ci : car, si je ne me trompe,



je dois être à moins de six lieues de l'hacienda de San Salvador, qui est le but de mon voyage.

—N'est-elle pas voisine de celle de las Palmas ?

—Elle n'en est guère qu'à deux lieues.

—Alors nous suivons la même route dit le nouveau venu ; seulement je crains bien que nous ne la suivions à quelque distance l'un de l'autre, car votre cheval ne paraît pas pressé d'arriver, ajouta-t-il en souriant.

—C'est vrai répondit le jeune homme en souriant aussi, et pendant le voyage, j'ai plus d'une fois maudit l'économie avec laquelle monsieur mon père a jugé à propos de me pourvoir d'un cheval échappé aux cornes des taureaux du cirque de Valladolid, ce qui fait que le pauvre animal ne peut voir même une vache à l'horizon sans prendre aussitôt la fuite.

—Et vous venez de Valladolid sur cette triste bête ?

—En droite ligne, seigneur cavalier, mais en deux mois de route."

En ce moment, le maigre cheval du jeune voyageur, animé par la présence d'un compagnon, sembla se piquer d'honneur et fit un effort qui, secondé par la complaisance du cavalier aux moustaches noires lui permit de se maintenir à son niveau. Les deux voyageurs eurent ainsi le loisir de continuer leur conversation commencée.

—A courtoisie, courtoisie et demie, reprit le nouvel arrivant ; vous avez bien voulu me dire que vous veniez de Valladolid, je vous dirai à mon tour que je viens de Mexico et que mon nom est don Raphaël Tres Villas, capitaine aux dragons de la reine.

—Et le mien, Cernelio Lantejas, étudiant de l'université de Valladolid.

—Eh bien ! seigneur Cornelio, pourriez-vous me donner le mot d'une énigme que je n'ai pu demander à personne, faute d'avoir depuis deux jour rencontré âme qui vive dans ce maudit pays ; Comment expliquez vous cette solitude complète, ces villages sans habitants et ces canots suspendus aux branches des arbres, dans une contrée où l'on peut faire dix lieues sans trouver une goutte d'eau ?

—Je ne l'explique pas du tout, seigneur don Raphaël, et je me contente d'avoir horriblement peur de cette inexplicable singularité répondit gravement l'étudiant.

—Peur ! s'écria le dragon, et de quoi ?

—J'ai la mauvaise habitude d'être effrayé des dangers que je ne connais pas, encore plus, s'il est possible, que de ceux que je connais. Je crains que l'insurrection n'ait aussi gagné cette province,

bien qu'on m'ait assuré qu'elle était tranquille, et que les habitants effrayés n'aient abandonné leurs demeures pour fuir quelque parti d'insurgés qui battent la campagne.

—De pauvres diables n'ont pas l'habitude de fuir les maraudeurs, reprit le capitaine ; puis les gens de la campagne n'ont pas à craindre ceux qui suivent la bannière de l'insurrection et, en tous cas, ce n'est pas pour naviguer au milieu de ces plaines sablonneuses que ces canots et ces pirogues sont accrochés aux branches des arbres ; il y a donc une autre cause à la panique générale qui semble avoir soufflé un esprit de vertige dans ce pays : j'avoue toutefois que je ne la devine pas. ”

Les deux voyageurs continuèrent un instant leur route en silence, préoccupés l'un et l'autre du singulier mystère qui semblait les entourer et dont aucune explication ne s'offrait à leur esprit.

Le dragon reprit le premier la parole.

—Vous qui venez de Valladolid, seigneur don Cornelio, lui dit-il, pouvez-vous me donner quelque nouvelle plus récente que les miennes des progrès et de la marche d'Hidalgo et de son armée ?

—Aucune, reprit Lantejas. Vous oubliez que, grâce à la lenteur de mon cheval, il y a deux mois que je suis en route. A mon départ de Valladolid, on ne pensait pas plus à l'insurrection qu'au déluge, et je n'en sais que ce que m'ont appris les bruits publics, autant qu'on peut les divulguer ; maintenant, si nous devons en croire le mandement de Mgr l'évêque de Oajaca, l'insurrection ne doit pas trouver beaucoup de partisans.

—Et pourquoi cela ? dit le dragon avec une certaine hauteur, qui prouvait que, sans avoir fait connaître encore son opinion politique, la cause de l'émancipation du pays ne devait pas compter un ennemi dans sa personne.

—Pourquoi cela ? reprit naïvement l'étudiant, parce que Mgr Bergosa y Jordan les excommunie et affirme qu'avant qu'il soit peu, chaque insurgé sera reconnaissable aux cornes et aux pieds fourchus qui ne manqueront pas de lui pousser. ”

—Ainsi vous, seigneur Lantejas ajouta le jeune capitaine en riant de la crédulité feinte ou réelle de son compagnon, vous craindriez de vous enrôler dans les rangs des insurgés, pour ne pas porter ces ornements diaboliques ?

—Dieu m'en préserve ! et qui, d'ailleurs, doit mieux se connaître en ces sortes de choses qu'un respectable évêque comme Mgr de Oajaca ? Du reste, s'empressa-t-il de reprendre à l'aspect de l'éclair de colère qui brilla dans l'œil de son compagnon de route, je suis d'un caractère tout pacifique, prêt à entrer dans les saints ordres,

et, quelque parti que j'embrasse, ce sera par la prière seulement que j'essayerai de le faire triompher. L'Église a horreur du sang ”

Tandis que l'étudiant parlait ainsi, l'officier jetait sur lui un regard qui semblait exprimer peu de regrets de ne pouvoir enrôler dans celui des deux partis qui avait gagné ses secrètes sympathies un maigre et chétif champion comme ce jeune homme.

—Est-ce pour passer votre thèse que vous vous rendez à Oajaca ? demanda le dragon.

—Non pas, répondit Lantejas ; si je vais à l'hacienda de San Salvador, c'est pour obéir à la volonté paternelle. Ce riche domaine appartient à un de mes oncles, un frère de monsieur mon père, qui m'envoie vers lui pour rappeler à son souvenir qu'il est veuf, riche et sans enfants, et qu'il a une demi-douzaine de neveux à pourvoir ? Qu'y faire ? Mon honoré père a la faiblesse d'être plus attaché aux biens de ce monde qu'il ne conviendrait peut-être, et j'ai dû me résigner à faire deux cents lieues pour aller sonder les dispositions de l'oncle en question à notre égard.

—Ainsi que la valeur de son domaine, sans doute ?

—Oh ! sur ce point, nous savons parfaitement à quoi nous en tenir, bien que nous n'y soyons jamais allés ni les uns ni les autres, répondit le jeune étudiant avec une franchise qui faisait plus d'honneur à son cœur qu'à sa discrétion. En attendant, continuait-il, jamais neveu plus affamé ne se sera présenté chez un oncle ; car, grâce à cette désertion inexplicable des villages que j'ai traversés et au soin qu'ont pris leurs habitants d'enporter avec eux jusqu'au plus chétif poulet, il y a peu de chacals dans ces environs plus à jeun que je ne le suis moi-même.”

Le dragon était dans le même cas que l'étudiant : comme lui depuis deux jours, tandis que sont cheval du moins pouvait se rassasier à l'aise de l'herbe des champs, des jeunes pousses de maïs ou, à leur défaut, de feuilles d'arbres, son cavalier, lui, n'avait pu se nourrir que des fruits sauvages de ces plaines désertées.

Ce retour sur leur situation présente chassa tout-à-coup jusqu'à la dernière idée de dissentiment politique, et la plus complète harmonie régna entre les deux voyageurs affamés.

De son côté, le dragon apprit à l'étudiant que, depuis l'emprisonnement du vice-roi, Iturrigary, son père, gentilhomme espagnol, s'était retiré dans son domaine del Valle, où il allait le rejoindre, et que ce domaine lui était encore inconnu. Moins expansif toute fois que l'étudiant de Valladolid, le capitaine des dragons de la reine ne disait pas quels étaient, au fond, les véritables motifs de voyage, ainsi qu'on le verra par la suite.

Cependant l'ardeur momentanée du cheval de don Cornelio se calmait petit, et peu à peu aussi l'étudiant, occupé du soin incessant de jouer de la cravache et de l'éperon, laissa languir la conversation, à l'aide de laquelle on trompe les longues heures du voyage. Le soleil commençait à s'incliner à l'horizon vers le couchant, et déjà les ombres des cavaliers s'allongeaient sur la route poudreuse, tandis qu'à la cime des palmiers les cardinaux au plumage écarlate et les perruches vertes commençaient à siffler leurs chansons du soir.

La soif, angoisses plus poignantes encore que celles de la faim, redoublait le malaise des deux voyageurs ; de temps à autre le dragon jetait un regard d'impatience sur le cheval de l'étudiant, et à chaque fois il s'apercevait que le pauvre animal, épuisé par le manque d'eau, ralentissait de plus en plus son allure.

De son côté, don Cornelio pensait que son compagnon de route résistait généreusement à l'envie de lâcher la bride à sa monture et de gagner, en quelque moments de galop, l'hacienda, dont trois lieues à peine le séparaient, et cette appréhension lui faisait doubler ses efforts pour maintenir son cheval de *picador* au niveau du bai brun de l'officier des dragons de la reine.

Le voyage se poursuivit ainsi pendant une demi-heure encore à peu près, jusqu'à l'instant où il fut évident pour l'étudiant que sa bête devenait, de minute en minute, moins capable de suivre le trot de route le plus ordinaire.

— Seigneur étudiant, dit enfin le capitaine, avez-vous lu parfois de ces relations de naufrages dans lesquels de pauvres diables, tourmentés par la faim, tirent entre eux au sort pour décider quels seront ceux qui mangeront les autres ?

— Hélas ! oui, répondit Lanjetas avec un certain effroi ; mais je ne pense pas que nous en soyons arrivés encore à cette épouvantable extrémité.

— Caramba ! répliqua très sérieusement Tres Villas, je me sens une faim à dévorer un proche parent très-riche, surtout si j'en héritais, comme vous, monsieur, de l'hacienda de San Salvador.

— Mais nous sommes pas en mer, seigneur capitaine, et dans un canot dont nul ne peut sortir."

Le capitaine avait cru pouvoir un instant s'amuser aux dépens du jeune homme ; mais il était loin de s'attendre à voir son naïf compagnon de voyage prendre aussi sérieusement une plaisanterie dont l'unique but était de lui faire comprendre la nécessité impérieuse de se séparer l'un de l'autre, dans l'intérêt même de celui qui restait en arrière. L'intention du dragon, en effet, était de prendre les devants et d'envoyer de la prochaine hacienda à l'étudiant un cheval de rechange avec quelques provisions et de l'eau.

Don Cornelio jeta autour de lui un regard d'angoisse, et à l'aspect de la solitude profonde qui l'environnait, comme aussi de la proportion de ses forces avec celles du robuste capitaine, il s'écria, sans pouvoir dissimuler un frémissement nerveux :

—J'espère, seigneur capitaine, que vous n'en êtes pas arrivé à ce point de perversité. Quant à moi, si j'étais à votre place, monté sur un cheval de la vigueur du vôtre, je piquerais des deux jusqu'à l'hacienda de las Palmas ou de San Salvador, sans m'arrêter, et de là j'enverrais du secours au compagnon de route que j'aurais laissé derrière moi.

— C'est votre avis ?

— Je n'en saurais avoir d'autre.

— Eh bien donc, s'écria le dragon, je vais suivre votre conseil, car, à dire vrai, je me faisais quelque scrupule de vous fausser sitôt compagnie."

Don Rafaël tendit la main à l'étudiant.

—Seigneur Lantejas, continua-t-il, nous nous quittons amis, puissions-nous ne nous rencontrer jamais comme ennemis ! qui peut prévoir l'avenir ? Vous semblez disposé à voir de mauvais œil les tentatives d'émancipation d'un pays asservi depuis trois cents ans, et moi peut-être lui offrirai-je mon bras et au besoin ma vie, pour l'aider à conquérir sa liberté. Adieu, je n'oublierai pas de vous envoyer des secours."

En disant ces mots, l'officier serra vigoureusement les doigts frêles de l'étudiant en théologie, rendit la main à son cheval, sans avoir besoin de lui faire sentir l'éperon, et ne tarda pas à disparaître dans un nuage de poussière.

—Vive Dieu ! se dit Lantejas avec un soupir de soulagement, ce Lestrygon affamé eût été capable de me dévorer. Quant à me trouver jamais sur un champ de bataille en face de ce Goliath ou tout autre, j'en défie le diable et ses cornes, car bien fin celui qui fera de moi un soldat pour ou contre l'insurrection."

Et l'étudiant continua sa route solitaire, comparativement enchanté de se trouver seul, après le danger qu'il s'imaginait avoir couru, sans penser qu'à moins d'une fermeté d'âme à tout épreuve, l'homme ne sait jamais la veille ce qu'il sera forcé de faire le lendemain.

Des nuages rouges teignaient l'horizon vers le couchant, quand, à une assez longue distance devant lui, le voyageur aperçut un Indien, et dans l'espoir d'obtenir de lui quelques provisions, ou du moins des renseignements sur les particularités qu'il n'avait pu s'expliquer jusqu'alors, il essaya de pousser plus vigoureusement son cheval.

L'Indien chassait devant lui deux belles vaches laitières dont l'étudiant pouvait distinguer les mamelles gonflées, et ce spectacle ne faisait qu'accroître le désir qu'il éprouvait de le joindre.

“ Holà ! José ! ” cria don Cornelio de toute ses forces.

A ce nom de José, qui est celui auquel un Indien répond toujours, comme Irlandais à celui de *Paddy*, l'Indien tourna la tête d'un air épouvanté.

Malheureusement, et il était aisé de prévaloir le cas, d'après ce qui a été dit précédemment, le cheval n'eut pas plutôt aperçu les deux vaches, qu'avec une vigueur dont il ne paraissait plus susceptible, il se mit à trotter, de son trot le plus désagréable, dans une direction tout à fait contraire à celle vers laquelle on le poussait.

Don Cornelio n'en continuait pas moins ses efforts pour faire arrêter l'Indien. Mais, à l'aspect de ce cavalier qui lui criait de venir à lui tout en s'éloignant lui-même, l'Indien répondit par un hurlement de frayeur et s'enfuit à toutes jambes, escorté de ses deux vaches, qui prirent le grand trot. Lantejas les perdit bientôt de vue, et alors seulement il put remettre son cheval dans la bonne voie.

— Quel vertige a donc frappé les gens de ce pays ? ” se dit-il en se retrouvant dans une solitude complète, plus affamé, plus inquiet que jamais ; et il reprit paisiblement sa marche.

Enfin, à la chute du jour, il arriva vers une groupe de deux ou trois huttes désertées, comme toutes celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors. Épuisé de fatigue, ainsi que son cheval, le voyageur résolut de faire halte dans cet endroit pour y attendre les renforts que l'officier avait promis de lui envoyer.

Un large hamac de fil d'aloès semblait tout exprès pour lui suspendu à sept ou huit pieds au-dessus du sol entre deux hauts tamarins. Comme la chaleur était encore étouffante, au lieu de s'enfermer dans l'une des cabanes, Lantejas dessella son cheval pour qu'il pût paître en liberté ; puis, à l'aide du tronc de l'un des arbres, il grimpa dans le hamac, où il s'accommoda de son mieux.

La nuit était venue sur ces entrefaites, et, l'estomac tirillé par la faim, l'étudiant se mit à prêter attentivement l'oreille aux bruits qui pouvaient lui annoncer l'approche du secours qu'il espérait.

Ce fut d'abord un silence profond, car la nature s'endormait autour de lui ; mais, au lieu des pas de cheval qu'il cherchait à entendre, le silence solennel du soir ne fut bientôt troublé que par les plus étranges rumeurs.

C'était une explosion continue, sourde comme le tonnerre encore lointain ; d'autres bruits s'y mêlaient, semblables aux grondements de la mer dans une tourmente. Parfois aussi, quoique l'air

fût calme, le voyageur croyait entendre mugir les vents déchainés et des hurlements rauques se joindre à ses concerts étranges. Saisi d'une terreur sans nom, il écoutait ces sifflements du vent, ces voix funèbres et ces rumeurs d'orage. Puis, la fatigue l'emportant sur l'inquiétude, il s'endormit d'un profond sommeil.

## CHAPITRE II.

### LE DESCENDANT DES CACIQUES.

A la même heure où l'étudiant en théologie se décidait à faire halte dans le hamac où nous l'avons laissé c'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil, deux hommes venaient d'apparaître sur les bords d'une petite rivière.

C'était à mi-chemin entre l'endroit où le dragon avait pris congé de l'étudiant et l'hacienda de las Palmas, vers laquelle il se dirigeait.

Au milieu d'une étroite vallée, la rivière dont il est question, bordée de frênes et de saules aux branches desquels montaient en serpentant des faisceaux de lianes fleuries, roulait ses yeux limpides sur un sable fin, au niveau du gazon de ses rives. A peu de distance de l'endroit où se tenaient les deux nouveaux personnages qui vont entrer en scène, la rivière ne semblait qu'un miroir calme fait pour répéter l'azur limpide du ciel ou quelque coin du manteau d'étoile de la nuit; mais plus loin elle prenait un aspect sauvage, entre deux bords relevés et recouverts d'une végétation pleine de vigueur.

De la rive gazonnée, où étaient parvenus ces deux hommes, le bruit imposant d'une cataracte de la rivière se faisait distinctement entendre comme le ressac de la mer.

Le teint et le costume de l'un des deux interlocuteurs, car ils semblaient continuer une conversation pleine d'intérêt, révélaient clairement qu'il était Indien. Il portait sur son épaule une grossière carabine à canon court et rouillé; deux nattes épaisses de cheveux noirs pendaient de sa tête sur une espèce de tunique de laine grisâtre, rayée de noir à manches courtes qui laissaient voir ses bras nerveux couleur de cuivre rouge; cette tunique descendant à mi-cuisses était serrée à la taille par un ceinturon de cuir. Les jambes nues de l'Indien sortaient d'une culotte de peau fauve à canon écourtés; ses pieds étaient chaussés d'une espèce de cothurnes de cuir, et un chapeau de jonc tressé couvrait sa tête.

L'Indien était de grande taille pour un homme de sa race, et ses traits fins et vifs n'avaient rien de cette expression de servilité comme aux Indiens soumis (*mansos*). Des moustaches assez épaisses et un bouquet de barbe qui ombrageait son menton donnaient même à sa physionomie un air de distinction sauvage.

Son compagnon était un nègre en haillons, qui n'avait pour le moment rien de remarquable, si ce n'est l'air de crédulité stupide avec lequel il écoutait les discours de l'Indien. De temps à autre aussi l'expression de ses traits dénotait une frayeur mal contenue.

Au moment où nous présentons dans ce récit l'Indien et le nègre, le premier se penchait, en marchant avec précaution, sur un endroit de la rive dépouillé d'herbes et que tapissait une couche de terre glaise.

— Quand je vous disais, s'écria-t-il, que je ne tarderais pas une demi-heure à trouver leurs traces, avais-je raison ? Tenez, regardez !

En prononçant ces mots d'un air de triomphe que son compagnon semblait ne pas partager, l'Indien montrait à celui-ci, sur le terrain humide, des vestiges tout récents, de nature à causer en effet une sensation désagréable à un homme qui ne faisait pas métier de chasseur de bêtes féroces.

C'étaient de larges empreintes, où chaque doigt montrait sa trace fortement marquée sur le sol glasieux. On en comptait une vingtaine de différentes dimensions. Puis, ce qui achevait de rendre cette découverte particulièrement terrible, c'est que l'eau d'une petite mare voisine de la rivière était encore jaunâtre, n'ayant pas eu le temps de reprendre sa limpidité première.

— Il ne doit pas y avoir une demi-heure qu'ils sont venus boire ici, continua l'Indien, car l'eau est trouble, comme vous pouvez le voir vous-même. Essayez de savoir combien il y en avait.

— J'aimerais mieux m'en aller, repartit le noir dont un brouillard obscurcissait la vue, et qui essayait en vain d'obéir à l'Indien en comptant les empreintes ; Jésus, Maria ! toute une procession de tigres !

— Oh ! vous exagérez. Voyons comptons ! comptons. Un, deux, trois, quatre ; le mâle, la femelle et deux *cachorros* (petits). Il n'y a que cela et pas plus. Ah ! c'est un agréable aspect pour un *tigrero* !

— Vous trouvez ? dit le nègre d'un ton lamentable.

— Oui, et cependant je ne les chasserai pas aujourd'hui ; nous avons mieux à faire tous deux.

— Ne pourrions-nous prendre rendez-vous pour un autre jour et



retourner à l'hacienda ? Quelque curiosité que j'éprouve à voir les choses merveilleuses que vous m'avez promises.....

—Consentir à différer d'un jour ! Cela ne se peut ; car ce serait partie remise à un mois, je vous dirai tout à l'heure pourquoi, et dans un mois nous serons loin de ce pays. Asseyons-nous ici.”

Joignant l'action à la parole, l'Indien s'assit à quelques pas de l'endroit où ce dialogue avait lieu, et bon gré mal gré le noir fut forcé de l'imiter. Cependant il semblait ne promettre qu'une attention si distraite, ses yeux erraient avec une anxiété si visible sur tous les points de l'horizon, que le *tigrero* crut devoir le rassurer de nouveau.

—Vous n'avez rien à craindre, Clara, je vous l'affirme, répéta l'Indien au nègre. Le tigre, la tigresse et ses deux *cachorros*, ayant pour se désaltérer tout le cours de cette rivière, ne s'aviseront nullement de venir boire auprès de nous, et encore moins de nous chercher noise ; puis ne viennent-ils pas de boire ?

—J'ai ouï dire qu'ils étaient très-friands de la chair des noirs, reprit le nègre assez bizarrement appelé du nom féminin de Clara.

—C'est une préférence dont vous vous flattez vainement.

—Dites plutôt dont j'ai une peur horrible.

—Eh bien ! soyez tranquille, il n'y a pas dans tout l'Etat un jaguar assez malavisé pour préférer une peau noire et dure comme la votre à la chair des jeunes génisses ou des poulains qu'il peut se procurer à discrétion et sans aucun danger. Les jaguars qui sont près d'ici riraient bien s'ils vous entendaient.

—C'est de vous plutôt qu'ils riraient, reparti le nègre qui semblait vouloir exciter les passions de l'Indien et faire un mauvais parti aux animaux féroces qui l'effrayaient.

—Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? Sachez que ni hommes ni tigres ne riraient impunément de Costal.

—Pourquoi ? Eh ! parbleu ! parce qu'ils trouveraient fort drôle que vous, qui êtes *tigrero* de votre métier et payé par le seigneur don Mariano Silva pour chasser et détruire les jaguars qui dévorent ses jeunes bestiaux, vous ne vous mettiez pas à la poursuite de ce couple dont vous venez de me montrer les traces sur les bords de cette rivière.

Soyez certain qu'ils ne perdront rien pour attendre ; je saurai toujours retrouver leurs traces, et un jaguar dont je connais la tanière est un jaguar mort. Mais je ne me mettrai pas en chasse avant demain. Aujourd'hui est jour de nouvelle lune, jour où, dans la nappe des cascades, sur la surface des lacs déserts, apparaît, à ceux qui osent l'invoquer d'un cœur ferme, la Sirène aux chevaux tordus.

—La Sirène aux chevaux tordus ? répéta le nègre.

—Celle qui révèle l'emplacement des gîtes d'or dans les plaines ou au milieu des montagnes, et qui indique des bancs de perles sur les côtes de la mer.

—En êtes-vous certain ? Qui vous a dit cela ? demanda Clara d'un ton où la crédulité le disputait au doute.

—Mes pères m'ont transmis ce secret, répondit l'indien avec solennité, et Costal croit plus à la parole de ses pères qu'à celle des prêtres chrétiens, quoiqu'il ait l'air d'ajouter foi à la croyance qu'ils lui enseignent. Pourquoi Tlaloc et Matlacuezc, les divinités des eaux et des montagnes, ne seraient-ils pas des dieux aussi puissants que le Christ des blancs ?

—Ne dites pas cela, dit vivement le nègre en se signant avec dévotion devant ce blasphème.

L'Indien baissa involontairement la voix. “ Mes pères, reprit-il, m'ont enseigné que les divinités des eaux n'apparaissent jamais à un homme seul ; il faut être deux pour les appeler, deux hommes d'un courage égal car parfois leur colère est terrible. Voulez-vous être le compagnon dont j'ai besoin ?

—Hum ! fit Clara ; je puis me vanter de n'avoir pas trop peur des hommes ; je n'en dirai pas de même des tigres, et quant à vos divinités, qui pourraient bien n'être que le diable en personne je n'oserais pas affirmer.....

—Hommes, tigres ou diable, ne doivent pas faire peur à celui qui a le cœur vraiment fort, reprit Costal, surtout quand le prix de son courage doit être l'or, qui d'un pauvre Indien peut faire un seigneur.

—Et d'un noir aussi ?

—Sans doute.

—Dites plutôt que l'or ne servirait pas plus à un Indien qu'à un nègre, esclaves tous deux, et que leurs maîtres les en dépouilleraient l'un comme l'autre, dit le noir avec découragement.

—Je le sais ; mais l'esclavage des Indiens touche à sa fin. N'avez-vous pas ouï dire que dans *tierra adentro*, dans l'intérieur, un prêtre a proclamé l'émancipation de toutes les races, la liberté pour tous ?

— Non, répondit Clara en trahissant toute son ignorance des affaires politiques.

— Sachez donc que le moment approche où l'Indien sera l'égal du blanc, le créole de l'Espagnol, et où un Indien comme moi sera leur supérieur, ajouta Costal d'un air d'orgueil ; la splendeur de nos pères va renaître, et voilà pourquoi j'ai besoin d'être riche, et pourquoi je songe à présent, après l'avoir dédaigné jusqu'ici

comme une chose inutile entre les mains d'un esclave, à chercher l'or qui, dans les mains d'un homme libre, lui servira à relever la gloire de ses ancêtres."

Clara ne put s'empêcher de jeter sur Costal un regard doublement étonné ; l'air de grandeur sauvage dont la physionomie du *tigrero*, vassal de l'hacienda de las Palmas, était empreinte ne le surprenait pas moins que la prétention qu'il avait de relever la splendeur de sa famille.

Ce regard n'échappa pas au chasseur de jaguars.

— Ami Clara, reprit-il aussitôt, écoutez un secret que dans l'humble condition où vous me voyez, j'ai gardé pendant un nombre d'années suffisant pour voir cinquante fois la saison des pluies succéder à la saison de la sécheresse, et que pourront au besoin vous confirmer tous ceux de ma caste et de ma couleur.

— Vous avez vu cinquante fois des pluies ! s'écria le nègre étonné en considérant attentivement l'Indien, dont le visage et les membres ne paraissaient pas accuser plus de trente ans.

— Pas encore, reprit Costal en souriant ; mais peu s'en faut, et j'en verrai cinquante autres encore : les présages m'ont dit que je vivrais l'âge des corbeaux.

Puis, tandis que le nègre, dont la curiosité se trouvait excitée par la révélation qu'il attendait, l'écoutait avec attention, le *tigrero* continua, en décrivant avec son bras étendu un cercle qui embrassait les quatre points cardinaux :

— Dans tout l'espace que pourrait parcourir un cavalier entre le soleil qui se lève et le soleil qui se couche, de l'est à l'ouest, du sud au nord, il ne sortirait pas du pays dans lequel, pendant de longues années, avant que les vaisseaux des blancs n'eussent abordé sur nos côtes, les caciques zapothèques régnaient en maîtres souverains. Les deux mers qui baignent les rivages opposés de l'isthme de Tehuantepec étaient les deux seules bornes de leurs domaines ; des milliers de guerriers suivaient leur bannière et se pressaient derrière les plumes de leur panache de guerre. De l'Océan du nord à l'Océan du sud, les bancs de perles et les gîtes d'or leur appartenaient ; le métal que convoitent les blancs brillait sur leur armure et sur les sandales dont ils étaient chaussés ; ils n'en savaient que faire, tant ils l'avaient en abondance ! Que sont devenus les caciques de Tehuantepec, si puissants jadis ? Leurs sujets ont été massacrés par le tonnerre des blancs ou enfouis dans les mines, et les conquérants se sont partagé ceux qui ont survécu. Cent aventuriers sont devenus de puissants seigneurs en prenant chacun un lambeau des vastes domaines par eux conquis, et aujourd'hui le dernier descendant

des caciques est réduit, pour subsister, à se faire l'esclave d'un maître, à exposer tous les jours sa vie pour détruire les tigres qui ravages les troupeaux dont sont couvertes les plaines et les montagnes, jadis la propriété de ses pères, et sur lesquelles l'emplacement de sa cabane seul est à lui."

L'indien aurait encore parlé longtemps que le noir n'eût pas songé à l'interrompre. L'étonnement et une sorte de respect involontaire le rendaient muet. Peut-être n'avait-il jamais su qu'une race puissante et civilisée avait été remplacée par les conquérants espagnols, et, en tous cas, il était loin de s'attendre à retrouver, dans le tigrero plus païen que chrétien qui lui inculquait ses superstitions indiennes, le descendant des anciens maîtres de l'isthme de Tehuantepec.

Quant à Costal lui-même, l'énumération à la fois pompeuse et vraie qu'il venait de faire de la puissance de ses ancêtres le plongeait dans un sombre silence. Les yeux baissés vers la terre, comme tous ceux qui font un retour profond sur le passé, il ne songeait pas à observer l'effet que pouvaient produire ses révélations sur son camarade d'aventures.

Le soleil s'inclinait de plus en plus vers l'horizon, quand un long miaulement, aigu d'abord, puis terminé par un rugissement caverneux qui semblait sortir des fourrés les plus éloignés, sur le bord de la rivière, vint retentir aux oreilles des deux interlocuteurs et faire passer le nègre de l'étonnement à la plus vive frayeur.

L'indien ne changea pas de position, ne fit pas un geste, tandis que le nègre bondit sur ses pieds en s'écriant :

— Jésus ! Marie ! le jaguar !

— Eh bien ! quoi ? dit tranquillement Costal.

— Le jaguar ! répéta Clara.

— Le jaguar ? vous faites erreur.

— Plût à Dieu ! s'écria le nègre, osant à peine espérer qu'il se fût trompé.

— Vous faites erreur dans le nombre ; il y en a quatre, y compris les deux cachorros."

Convaincu de sa méprise dans ce sens là, Clara, les yeux brillants de terreur, fit mine de s'enfuir vers l'hacienda.

— Prenez-garde ! dit Costal, qui paraissait s'amuser de l'effroi de son compagnon, on dit que les tigres sont très friands de chair noire.

— Vous m'avez prouvé le contraire.

— Peut-être ai-je de faux renseignements sur les mœurs de ces animaux ; mais ce que je sais positivement, pour en avoir fait cent fois l'expérience, c'est que lorsque le mâle et la femelle sont ensem-

ble, il est bien rare que près de l'homme ils hurlent ainsi : il y a des chances pour que ceux-ci soient séparés. Vous risqueriez de vous trouver entre deux feux, à moins toutefois que vous ne vouliez leur procurer le plaisir de vous donner la chasse.

—Dieu m'en préserve !

—Alors, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rester auprès d'un homme qui n'a pas peur d'eux. ”

Le nègre hésitait cependant, lorsqu'un second hurlement non moins caverneux que le premier, se fit entendre dans une direction contraire et confirma l'assertion du tigrero.

—Vous voyez qu'ils sont en expédition, qu'ils se sont partagé le terrain, et qu'ils donnent de la voix pour s'avertir. Maintenant, si le cœur vous en dit, ajouta Costal en faisant signe de la main au nègre qu'il pouvait s'enfuir, libre à vous !

Bien convaincu que le danger existait devant et derrière, Clara pâle à la façon des nègres, c'est-à-dire le visage passé du noir au gris foncé, se rapprocha tout tremblant de son imperturbable compagnon, dont la main n'avait pas fait même un geste vers la carabine déposée sur l'herbe à côté de lui.

—Cet associé ne me paraît guère brave, se dit l'Indien ; mais je m'en contenterai jusqu'à ce que j'en trouve un plus intrépide.

Puis, reprenant le cours de ses pensées, interrompu par les hurlements des jaguars, il ajouta tout haut : Quel est l'Indien, quel est le noir qui n'offrira pas son bras au soulevé contre les oppresseurs, qui ont fait des Zapotèques, des Mexicains, des Aztèques, des esclaves pour les servir ? N'ont-ils pas été plus féroces envers nous que les tigres ?

—J'en aurai moins peur, du moins, murmura le nègre.

—Demain, je dirai au maître qu'il cherche un autre tigrero, reprit Costal et nous irons rejoindre les insurgés de l'ouest.

—Vous devriez, néanmoins, le débarrasser auparavant de ces deux animaux, dit Clara qui conservait rancune à ceux-ci.

Le nègre achevait à peine, que, comme si les jaguars dont il parlait eussent voulu mettre à une dernière épreuve la patience du tigrero zapotèque, un troisième miaulement plus flûté, plus prolongé que le premier, se fit entendre dans la même direction, c'est-à-dire en amont de la rivière qui coulait aux pieds des deux compagnons.

Aux terribles accents qui retentissaient à ses oreilles, semblables à un cri de défi, les yeux de l'Indien se dilatèrent et l'irrésistible ardeur de la chasse brilla dans ses prunelles.

—Par l'âme des caciques de Tehuantepec ! s'écria-t-il, c'est trop tenter la patience humaine, et je veux apprendre à ces deux bavards à ne plus causer dorénavant si haut de leurs affaires.

Venez, Clara, vous allez savoir ce que c'est qu'un jaguar vu de près.

—Mais je n'ai pas d'armes, s'écria le noir, effrayé plus encore peut-être d'aller chasser les tigres que de se laisser chasser par eux. Quand je vous ai parlé de purger les terres de l'hacienda de ces deux démons, je n'entendais pas vous accompagner ; je le jure par tous les saints du paradis.

—Ecoutez, Clara ; l'animal qui s'est fait entendre le premier est le mâle qui a appelé sa femelle. Il doit être assez loin d'ici en amont de la rivière et comme il n'y a pas un cours d'eau dans toute l'étendue de l'hacienda sur lequel je n'aie, pour les besoins de ma profession, ou une pirogue ou un cannot.....

—Vous en avez un ici, interrompit Clara.

—Précisément nous allons nous en servir pour remonter la rivière. J'ai mon idée à ce sujet ; vous verrez ; vous verrez ; mais, en attendant, vous ne courrez ainsi aucun danger,

—On prétend que les jaguars nagent comme des phoques, murmura le nègre.

—Je ne puis le nier. Allons, venez vite."

Le tigrero s'était élancé, en disant ces mots, vers l'endroit de la rive où était amarrée son embarcation, et Clara, préférant le danger d'accompagner le chasseur à celui de rester seul, le suivit au petit trot, en maudissant au fond de son âme l'imprudence qu'il avait commise en excitant Costal à se mettre en chasse.

Quelques instants après, l'Indien déliait les nœuds de la corde qui retenait sa pirogue aux racines d'un saule. C'était une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais assez large pour contenir deux personnes au besoin.

Deux avirons courts servaient à la manier dans les passes les plus larges comme dans les plus étroites. Un petit mât garni d'une natte de roseaux pour faire l'office de voile, en cas de nécessité était déposé au fond de la petite embarcation. Costal la rejeta sur la rive comme inutile en cette occasion, prit place à l'avant tandis que le nègre s'assit à l'arrière, et, donnant à la pirogue une vigoureuse impulsion qui la fit glisser au milieu de la rivière, il commença d'en remonter le courant.

Les saules et les frênes allongaient déjà de grandes ombres sur ces eaux que le soleil allait bientôt éclairer de ses derniers rayons. Les roseaux des rives frémissaient sous la brise du désert, qui souffle en liberté comme le vent de la mer et semble apporter avec elle un enivrant parfum d'indépendance.

Indien et chasseur, Costal l'aspirait par tous les pores.

Quant à Clara, s'il frémissait comme des roseaux des rives la

peur y avait plus de part que l'enthousiasme, et ses traits empreints de frayeur contrastaient autant avec la contenance calme du tigrero, que les masses noires projetées par l'ombre des arbres avec les nuages de pourpre que répétait la rivière dans son cours.

L'embarcation suivit d'abord les sinuosités des rives qui bornaient la vue des deux navigateurs. Parfois des arbres inclinés courbaient leurs troncs sur les eaux et sur chacun d'eux le noir s'attendait à voir luire les yeux d'une bête féroce prête à s'élaner sur la pirogue.

— *Por Dios!* disait le noir en frissonnant, chaque fois que l'embarcation longeait de près ces arbres inclinés sur l'eau, ne passez pas si près; qui sait si l'ennemi n'est pas caché derrière ces feuillages?

— J'ai mon idée, ” répondait Costal.

Et l'Indien continuait à faire voguer son canot d'un bras vigoureux, sans paraître s'inquiéter des dangers que les fourrés de saules pouvaient receler.

“Quelle est donc votre idée? demanda enfin Clara.

— Une idée bien simple et que vous allez approuver.

— Voyons!

— Il y a deux jaguars; je ne parle pas des petits; comme vous n'avez pas d'armes, ceux-là vous regardent; vous en prendrez un de chaque main, par la peau du cou, puis vous leur briserez à tous deux le crâne en les frappant l'un contre l'autre. Rien n'est plus simple.

— Cela me paraît, au contraire, très-compiqué, et puis, d'ailleurs, comment pourrai-je courir assez vite pour les attraper?

— Ils vous éviteront cette peine en se jetant sur vous; car d'ici à un quart d'heure, sans doute, nous allons les avoir tous les quatre sur les bras.

— Tous les quatre! s'écria le nègre en tressaillant si violemment qu'il imprima à la frêle embarcation un mouvement d'oscillation assez fort pour la faire chavirer.

— Sans doute, repartit Costal en se penchant vivement pour faire contre-poids. C'est là mon idée, comme la seule manière d'abrégger les longueurs de la chasse. Que voulez-vous? quand le temps presse, on fait de son mieux. Ainsi que je vous le disais lorsque vous m'avez interrompu, il y a deux jaguars, l'un à gauche, l'autre à droite. Or, ces animaux voulant absolument se rejoindre, leur voix l'indique, si nous nous mettons entre deux, il est évident qu'ils fondent à la fois sur nous. Je vous défie de me prouver le contraire.”

A dire vrai, Clara n'y songeait guère; une conviction profonde

de l'infaillibilité de la prédiction de Costal lui faisait garder un silence complet.

—Attention ? Clara, dit ce dernier, nous allons doubler cette pointe dont les arbres nous cachent la vue de la plaine ; vous me direz si vous voyez l'animal que nous cherchons."

En effet, dans la position qu'occupaient les deux compagnons dans la pirogue, le noir, assis à l'arrière, n'avait qu'à jeter les yeux devant lui, tandis qu'assis à l'avant, l'Indien était forcé de se retourner de temps à autre. Du reste, le visage du nègre était pour lui comme un miroir qui l'avertissait fidèlement de ce qu'il avait intérêt à savoir.

Jusque-là, les yeux du nègre n'avaient exprimé qu'une terreur vague, sans cause déterminée, quand, à l'instant où le canot eut franchi le dernier coude de la rivière, une angoisse profonde et subite se peignit sur tous ses traits.

L'Indien, mis sur ses gardes, retourna vivement la tête. Une plaine immense, au milieu de laquelle la rivière coulait à pleins bords entre deux rives dégarnies d'arbres, s'étendait à droite et à gauche, sans qu'aucun objet empêchât la vue de plonger dans un horizon illimité. Bien loin des deux chasseurs, la rivière se repliait sur elle même, formant un delta verdoyant à la pointe duquel passait le chemin qui conduisait à l'hacienda de las Palmas.

Les rayons du couchant emplissaient tout le paysage d'une brume dorée ; le bras de la rivière que remontaient l'Indien et le nègre roulait des eaux teintes de pourpre et d'or, et à deux portées de carabine environ, au milieu de ce brouillard lumineux, sur ces eaux radieuses, un objet brillant apparut aux yeux ravis de Costal.

—Voyez, Clara, dit-il en remettant les avirons aux mains du noir tandis qu'il s'agenouillait sur le fond de la pirogue, sa carabine à la main, jamais vos yeux n'ont-ils contemplé un plus noble spectacle ?

Clara prit machinalement les avirons et ne répondit rien ; les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte, il était muet à l'aspect du tableau qui frappait ses regards et semblait fasciné comme l'oiseau par le serpent à sonnettes.

Cramponné sur le cadavre flottant d'un buffle, qu'il dévorait, l'un des jaguars, celui dont la voix avait averti sa femelle, se laissait emporter doucement au cours de l'eau. La tête allongée, arc-bouté par les pattes de devant, celles de derrière repliées sous son ventre et le dos renflé en une ondulation à la fois puissante et souple, l'animal roi des plaines d'Amérique laissait miroiter aux derniers rayons du soleil sa robe d'un fauve vif, constellée de ses taches noirâtres.



C'était une des plus belles scènes sauvages que les sauvages déroulent journellement aux yeux du chasseur et de l'Indien, un magnifique épisode du poëme éternel que le désert chante à leurs oreilles

Un râlement profond, que termina un éclat de voix semblable aux sons les plus puissants de l'ophicléide, s'échappa de la poitrine du jaguar et glissa sur la face des eaux jusqu'aux deux navigateurs. Il avait aperçu ses ennemis et les défiait. Costal y répondit par un cri de défi, comme le limier qui vient d'entendre la trompe de chasse jeter ses fanfares à l'écho des bois.

—C'est le mâle, dit-il d'une voix frémissante.

— Tirez-le donc ! s'écria le nègre en retournant la parole.

— Le tirer ! répondit Costal ; ma carabine ne porte pas si loin et je ne suis adroit qu'à bout portant ; et la femelle, que je ne pourrais plus joindre ! tandis qu'en attendant une minute, vous allez la voir bondir de notre côté, escortée de ces deux cachorros.

—*Dios me ampare* <sup>1</sup> ! ” murmura le nègre, épouvanté du plan de Costal, qui se réalisait en partie, car un hurlement lointain ne fit que précéder d'une seconde l'apparition de l'autre jaguar à l'extrémité de la savane. Quelques bonds, faits par la femelle avec une superbe aisance, la transportèrent à deux cents pas de la rive et de la pirogue.

Là elle s'arrêta, le nez au vent, humant l'air, les jarrêts vibrants comme une flèche qui frémit encore après avoir frappé le but, tandis que ses deux petits venaient se grouper à ses côtés.

Pendant le canot, privé de ses avirons, dérivait tout doucement et commençait à tourner, gardant toujours ainsi la même distance avec le tigre accroupi sur le cadavre du buffle à moitié enfoncé dans l'eau.

“ De par tous les diables ! s'écria l'Indien impatienté, maintenez donc la pirogue au fil de la rivière ; autrement il n'y a pas de raison pour que nous nous joignons jamais, ce jaguar et moi. Là...c'est, à bien, à la bonne heure ; la main ferme, il ne faut pas déranger la mienne. Il est important que je tue l'animal du premier coup, sans quoi l'un de nous est perdu ; car nous aurions à lutter contre le mâle blessé et la femelle pleine de vie.”

Le jaguar descendait tranquillement le cours de l'eau sur son piédestal flottant, et la distance se comblait petit à petit entre la pirogue et lui. Déjà on pouvait distinguer nettement ses yeux de feu roulant dans leurs orbites, et les ondulations de sa queue qui s'agitait en serpentant. L'Indien le visait au muffle et allait lâcher

1. Que Dieu me protège !

la détente de sa carabine, lorsque la pirogue commença de remuer si étrangement, qu'elle semblait soulevée par la houle de la mer.

—Que diantre faites-vous donc, Clara ? s'écria l'Indien avec colère ; il me serait impossible ainsi d'attraper tout un troupeau de tigres."

Mais, soit que Clara le fit à dessein, soit que la terreur troublât ses sens, les oscillations devenaient de plus en plus violentes sous son aviron convulsif.

—Le diable vous emporte ! s'écria de nouveau l'Indien avec rage ; je le tenais là, entre les deux yeux."

Et, déposant sa carabine, il arracha les rames des mains de Clara.

Ce ne fut pas toutefois sans qu'une longue minute s'écoulât qu'il put réparer la maladresse de son compagnon, et il allait reprendre son arme, quand le jaguar poussa un rugissement formidable, puis, enfonçant ses crocs aigus dans le cadavre du buffle, il en arracha un morceau sanglant, prit un élan terrible, et tandis que le corps flottant, repoussé par ses jarrets nerveux, enfonçait en tournoyant dans l'eau pour reparaitre à dix pas plus loin, le tigre avait pris pied, d'un bond, sur la rive occupée par sa femelle.

L'Indien lâcha vainement un juron de païen ; il n'était plus temps : quelques autres bonds avaient jeté le tigre près de sa compagne, hors de portée de sa carabine.

Le couple féroce sembla hésiter un instant, et poussant un rugissement de menace, auquel se joignirent ceux des deux cachorros, tous les quatre s'élançèrent en bondissant vers les limites de l'horizon.

—Allez ! allez, coquins ! je vous retrouverai, s'écria Costal, sans pouvoir s'empêcher, malgré son désappointement, de suivre des yeux ces habitants du désert, qui, dans leur course rapide, semblaient à peine effleurer l'herbe de la savane.

—C'est égal ! reprit l'Indien en s'adressant à Clara, dont les yeux brillaient de plaisir, vous pouvez vous flatter de m'avoir fait manquer un beau couple de jaguars."

Et Costal fit force de rames pour regagner l'endroit de la rive où il s'était embarqué.

La rivière charriait encore le cadavre du buffle dans ses eaux plus assombries, et déjà depuis longtemps les deux jaguars avaient disparu au milieu de la brume rouge.

### CHAPITRE III.

#### LE GÉNIE DE LA CASCADE.

La petite pirogue qui portait le nègre et l'Indien continuait à

descendre silencieusement le cours de la rivière, le premier se félicitant d'avoir échappé à la griffe des tigres, le second absorbé dans les pensées auxquelles sa chasse infructueuse avait apporté une trêve momentanée.

Un rêve d'appréhension se mêlait cependant à la satisfaction de Clara. Les jaguars avaient fui, il est vrai, mais de quel côté ? Il rompit le premier le silence pour exprimer cette question à Costal.

—Vous voulez savoir quelle direction ils ont dû prendre, répondit l'Indien ; un raisonnement bien simple vous le fera connaître. Un buffle mort ne se rencontre pas tous les jours, et ce n'est qu'à regret, soyez-en sûr, que le tigre a lâché sa proie ; il sait par instinct de quel côté la rivière entraîne le cadavre, et il ira l'attendre en aval, au-dessous de la cascade que vous entendez gronder d'ici."

Le murmure imposant des eaux, déjà entendu par Clara, devenait en effet plus distinct à mesure que la pirogue gagnait du chemin.

—Je ne dis pas cependant, reprit l'Indien, que la cascade le lui rendra en entier ; j'ai vu des troncs d'arbres brisés en morceaux en roulant du haut en bas."

Cette réponse péremptoire ne faisait qu'à demi le compte de Clara ; toutefois, comme la pirogue abordait au même instant, il n'en laissa rien paraître.

Les deux compagnons prirent terre, et quelques moments suffirent pour amarrer de nouveau la pirogue aux racines du saule dont elle avait été détachée.

—Ainsi, reprit le nègre, vous croyez que les jaguars....

—Je suis à peu près certain de ce que je vous dis, et peut-être une demi-heure ne se passera-t-elle pas sans que vous entendiez de nouveau leur voix au fond du ravin, où nous aurons affaire tout à l'heure.

—Et vous ne craignez pas qu'ils ne cherchent à prendre leur revanche ?

—Je m'en soucie comme d'un fêtu de paille de maïs ; mais nous n'avons que trop pensé à ces animaux ; heureusement qu'il n'y a pas de temps perdu. Je vous avais bien dit qu'une journée toute entière ne serait pas de trop pour leur donner la chasse, à moins qu'un hasard ne vint abrégier ma besogne ; vous ne l'avez pas voulu ; songeons à nous à présent, Clara. La nouvelle lune va se lever tout à l'heure : laissez-moi invoquer Tlaloc, le dieu des eaux, pour qu'il envoie la richesse au fils des caciques de Tehuan-tepec."

En disant ces mots, l'Indien s'éloigna de quelques pas de Clara.

—N'allez pas trop loin, s'écria celui-ci, à la pensée des redoutables voisins qui rôdaient près de là.

—Je vous laisse ma carabine.

—Belle avance ! caramba ! un coup pour quatre tigres," murmura le nègre.

Le Zapothèque s'avança lentement vers le bord de la rivière, monta sur le tronc d'un saule qui était incliné sur l'eau, et debout les bras étendus en avant, il commença à chanter sur une mélodie bizarre une espèce d'invocation indienne dont les mots arrivaient jusqu'au nègre, sans toutefois qu'il en pût comprendre le sens.

Clara écoutait avec une frayeur d'un autre genre cette invocation aux dieux du paganisme zapotèque, et son effroi ne tarda pas à redoubler quand un rugissement, quoique à peine perceptible, se fit entendre au loin, comme si la voix du démon répondait à son adorateur. C'était, ainsi que l'avait dit l'Indien, dans la direction de la cascade. Au milieu des ombres que l'approche de la nuit commençait déjà à repandre, la coïncidence des prières bizarres du païen et des cris lugubres du tigre, qui semblaient en être l'accompagnement infernal, devait en effet être effrayante pour un homme de la race ignorante et superstitieuse de Clara. Il crut voir des yeux de feu luire devant lui dans le fourré ; l'ombre indécise de la Sirène aux cheveux tordus lui parut s'élever lentement de la surface des eaux, et des voix mystérieuses lui semblèrent se mêler au grognement lointain de la chute d'eau.

Un double frisson passa sur sa peau noire, depuis la plante des pieds jusqu'aux racines de ses cheveux crépus.

—Etes-vous prêt ? dit Costal en le joignant.

—A quoi ?

—A m'accompagner jusqu'à la chute d'eau et à y invoquer, comme je vous le dirai tout à l'heure, la divinité qui s'y laissera voir.

—Là-bas, à la cascade, où les tigres rugissent ? dit le nègre effrayé.

—L'or est à ce prix, répliqua Costal.

—Allons ! s'écria le nègre après un moment de silence ; je suis dès aujourd'hui le serviteur du génie des *placers* d'or."

L'Indien ramassa sa carabine et son chapeau, et Clara, drapant autour de lui la pièce de calicot grossier qui lui servait de manteau, se mit sur les pas de Costal en le serant de près, partagé entre la crainte et la cupidité.

Tous deux commencèrent à suivre le cours de l'eau qui les conduisait vers l'endroit où grondait la cascade.

A mesure qu'ils avançaient, les berges de la rivière devenaient plus escarpées et se rapprochaient davantage l'une contre l'autre ; les arbres des deux rives formaient, en croisant leurs cimes, une voûte épaisse et sombre. Les eaux resserrées dans un lit étroit, hérissé de rochers, et dont l'inclinaison devenait de plus en plus rapide, bouillonnaient à la surface. Le sol manquant tout à coup, le torrent tombait en cataracte de cent cinquante pieds de hauteur au fond d'un ravin profond, avec un fracas épouvantable, auprès duquel le bruit de l'Océan en fureur, qui brise sur nos falaises en roulant les galets du rivage, ne semble qu'un faible murmure.

Blanche et terrible comme une avalanche, le cataracte s'élançait d'un cintre formé par les cimes entrelacées de deux *ahuehuetes*<sup>1</sup>. Leurs rameaux noirs et flexibles, les longs flocons de *mousse espagnole* que la brise balançait à leurs extrémités, les lianes pendantes qui s'y enroulaient en festons, effleuraient de temps en temps la courbe écumeuse que décrivait la cascade. Au milieu d'un nuage de vapeur, ces deux grands arbres aux barbes grises et flottantes étendaient leurs bras vigoureux et semblaient être des génies vieillissés à la garde de ces eaux.

A cet endroit, les deux compagnons firent halte. Bien que ce fût de se côté à peu près que le dernier rugissement du jaguar s'était fait entendre, le nègre paraissait plus rassuré que quelques instants auparavant. La crainte des bêtes féroces et celle des esprits de l'autre monde s'étaient effacées devant la cupidité.

—Maintenant, dit Costal, écoutez attentivement les instructions que je vais vous donner ; mais, avant tout, rappelez-vous bien que, si la Sirène aux chevenx tordus vous apparaît, si, à son aspect, vous sentez une terreur réelle succéder à ce premier frisson que l'homme le plus brave ne peut empêcher de passer sur sa chair en présence d'un génie qui se rend visible, vous êtes perdu,

— Bon ! répliqua le nègre, la connaissance d'une mine d'or vaut bien le risque de se faire tordre le cou ; parlez, je vous écoute."

En disant ces mots, la contenance du nègre était, du moins en apparence, aussi ferme que celle de Costal lui-même. L'Indien et lui s'assirent sur l'un des bords du profond ravin au fond duquel la rivière reprend bientôt son cours paisible au milieu d'arbres touffus et presque impénétrables aux rayons du soleil.

Cependant, malgré l'abondante végétation des arbres et des lianes qui couvraient le ravin et y répandaient l'obscurité, si les deux chercheurs d'aventures n'eussent pas été si absorbés dans leur

1. Espèce de cèdre qui croit dans les lieux humides. En indien, *ahuehuet* veut dire seigneur des eaux.

conversation; ils auraient pu voir ce qui se passait au fond de ce ravin. Presque à leurs pieds venait s'asseoir un homme à l'endroit où les eaux de la rivière, naguère si furieuses, tranquilles maintenant, carassaient mollement les longues tiges des plantes aquatiques qui bordaient la rive, et dont les feuilles larges et luisantes se dressaient en forme de parasols. Cet homme, qui semblait considérer curieusement le spectacle imposant de la cascade, n'était autre que le capitaine des dragons de la reine que nous connaissons déjà, et qu'un singulier hasard paraissait avoir conduit dans cet endroit sauvage.

Nous devons, en considération du rôle que joue l'officier dans ce récit, dire en deux mots, pendant que Costal donne ses instructions à Clara, comment il était arrivé à joindre les deux associés.

Lorsque le capitaine des dragons de la reine, don Rafaël Tres-Villas, se fut séparé du naïf étudiant en théologie qui l'avait pris un instant pour un mangeur de chair humaine, un Lestryon, ainsi qu'il l'appelait au souvenir classique de son *Odyssee*, il ne perdit pas son temps à chercher à expliquer les bizarreries qui l'avaient frappé le long du chemin. Il poussa vigoureusement son cheval, que son instinct avertissait de la proximité d'une écurie, et qui répondit à l'empressement de son cavalier.

Malheureusement l'officier, quoique créole, n'était jamais venu dans cette partie du pays immense qui l'avait vu naître, et, arrivé à un endroit où le sentier qu'il avait suivi jusque-là se divisait en deux, quoique à peu près dans la même direction, il hésita sur celui des deux embranchements qu'il devait prendre.

La même solitude continuait à régner autour de lui; personne n'était là pour fixer son incertitude et, en l'absence de tout renseignement, il s'en rapporta au choix de son cheval.

L'animal avait sans doute plus soif que faim, et après avoir flairé l'air, ses naseaux avaient humé les fraîches émanations d'une rivière lointaine; la bride sur le cou, il avait choisi l'embranchement de droite.

Ce choix fut heureux pour l'étudiant, resté dans son hamac, comme ce récit va le prouver tout à l'heure, mais il fourvoya l'officier.

En effet, l'embranchement de gauche l'eût conduit à doubler un des coudes de la rivière sans être obligé de la traverser, et à arriver à la route directe de l'hacienda de las Palmas, où, pour plus d'un motif, il avait grande hâte de se rendre.

Déjà depuis quelques instants le bruit sourd d'une chute d'eau parvenait à ses oreilles, quand, au bout d'une demi-heure d'un trot aussi rapide qu'un petit galop de chasse le sentier se termina brus-

quement devant d'inextricables taillis, derrière lesquels l'eau grondait avec le fracas du tonnerre.

Le lecteur connaît cet endroit maintenant, mais le voyageur était complètement dépaycé ; et, quoique quelques minutes de marche le séparassent à peine de l'endroit à peu près guéable de la rivière où Costal avait montré à Clara la trace d'un ménage de jaguars, telle était l'épaisseur des bois sur les deux rives, qu'il ne put supposer la rivière si près de lui.

Pour tourner cette difficulté, dont il fallait sortir, l'officier mit pied à terre ; il attacha son cheval par la bride et gagna la crête du ravin, quoique non sans peine.

Le voyageur ne sut d'abord par quel côté aborder ce ténébreux labyrinthe, que tapissait une couche épaisse de détritits amoncelée pendant de longues années par la chute des feuilles, et dans laquelle il enfonçait presque jusqu'aux genoux. Fatigué par les efforts inutiles qu'il faisait pour avancer, il allait retourner sur ses pas, lorsqu'il aperçut une espèce de sentier formé par les eaux des pluies ou peut-être par les bêtes fauves, et il s'y glissa dans l'espoir de trouver enfin quelque issue pour lui et son cheval.

La pente était rapide, mais le sol était ferme, et l'officier se mit en devoir de descendre. Des lianes qui serpentaient d'arbre en arbre assuraient ses pas, comme les cordes qui servent de rampes dans certains escaliers ; d'autres, retombant de la cime des arbres, pendaient autour de lui, semblables aux cordages des mâts d'un navire ; il put enfin arriver au fond du ravin.

Là, nous l'avons dit, les eaux impétueuses de la cascade reprenaient leurs cours tranquille et calme.

Quelque pressé que fût le dragon, la vue de cette magnifique cataracte, l'une des plus pittoresques et des plus imposantes qu'on puisse rencontrer en Amérique, lui arracha un cri de surprise et d'admiration.

Il s'assit sur l'un des fragments de roc autour desquels les eaux murmuraient gaiement, pour contempler un instant plus à l'aise la masse écumeuse qui se précipitait devant lui ; mais des nuées de maringouins altérés de sang ne tardèrent pas à troubler sa contemplation. L'officier allait fuir au plus vite pour éviter leurs cruelles piqûres, lorsqu'un spectacle imprévu captiva son attention et le fit rester à sa place.

Au milieu des flots de vapeur que lançait la cascade, la cime des deux *ahuehuetes* qui la couronnait n'apparaissait plus que vaguement, quand, sur le tronc incliné de l'un d'eux, il crut distinguer comme le masque de bronze florentin d'une figure indienne.

Cette apparition fut presque aussitôt suivie d'une seconde ; sur

la fourche formée par deux des mères branches de l'autre cèdre un deuxième visage se montra. Ce dernier était noir comme la nuit.

Ce n'était a n'en pas douter, un nègre et un Indien qui surgissaient tout à coup à ses yeux.

Par quel singulier hasard les trois principaux type de la race humaine se trouvaient-ils réunis dans ces lieux déserts ? Don Rafael y expliquait bien sa présence, mais nullement celle des deux autres.

Bientôt à la figure succéda le corps tout entier de l'Indien et celui du nègre.

L'audace de ces deux hommes était effrayante.

Tous deux, tantôt à tour de rôle, tantôt ensemble, s'avançaient au-dessus de la cascade mugissante, se suspendaient par les bras aux rameaux des cèdres et mouillaient leurs pieds dans l'écume, ou se penchaient au-dessus de la nappe d'eau avec une hardiesse qui causait à l'officier une sorte de vertige.

Les yeux fixés sur les eaux bouillonnantes de la cataracte, ces deux étranges personnages n'apercevaient point don Rafael. Celui-ci pensait qu'un objet invisible pour lui devait absorber leurs regards, et il aurait cru volontiers que c'était de quelque nymphe des eaux que le nègre essayait la conquête, à en juger du moins par le manège prétentieux de ses gestes et de sa physionomie. Sa large bouche, en s'ouvrant jusqu'aux oreilles avec une coquetterie grotesque, laissait voir la double rangée de ses dents, dont la blancheur contrastait avec l'ébène de sa figure. Il allongait son noir visage autant qu'il le pouvait sur la nappe de la cascade, comme si l'objet dont il voulait capter la bienveillance eût été caché sous la voûte écumeuse qu'elle formait.

L'Indien, de son côté, se livrait, mais avec plus de dignité, aux mêmes grimaces et aux mêmes attitudes que le noir, évidemment dans un but semblable. L'officier avait beau regarder la cascade de tous ses yeux, il ne voyait toujours que la masse blanche de son écume.

Bientôt le Zapothèque, tout en se penchant d'un main au-dessus de l'abîme, fit signe à son compagnon de cesser ses grimaces, et le nègre ne laissa plus voir que sa face noire, immobile et sérieuse.

L'Indien alors étendit le bras en avant et commença une espèce d'incantation solennelle, accompagnée de chants perdus dans le fracas des eaux. L'officier voyait distinctement, en effet, dans le jeu des muscles de la bouche de l'Indien, qu'il chantait à pleine poitrine.

Bien qu'il en coutât à la curiosité de don Rafael d'interrompre



cet étrange manège, le désir d'apprendre enfin où il était et quelle route il devait suivre le décida à élever la voix et à crier de toutes ses forces pour attirer l'attention de ces deux hommes. Mais quelle que fût la vigueur de ses poumons, le bruit assourdissant de la cataracte l'empêcha de se faire entendre. Alors il se résolut à gagner l'endroit où le nègre et l'Indien lui apparaissaient, et il reprit le chemin par lequel il était venu.

Don Rafael remonta péniblement jusqu'à l'arcade formée par les deux cèdres au-dessus de la chute d'eau ; mais les deux personnages avaient disparu. Il se hissa avec bien des précautions sur l'un des deux gros arbres et considéra la cascade avec une nouvelle attention, espérant y découvrir quelque objet de nature à justifier les manœuvres du noir et de l'Indien. Il n'aperçut que ce qu'il avait vu déjà : la nappe d'écume et de longs filets d'eau qui serpentaient dans les fissures du rocher et venaient s'absorber dans la masse commune.

Cependant les lieux que l'officier venait de quitter n'étaient plus déserts, à en juger par une ondulation bien marquée au milieu des taillis épais du ravin. Le feuillage, agité sur une ligne tortueuse, prouvait que, comme il avait fait tout à l'heure, quelqu'un s'appuyait sur le tronc des arbres pour descendre, mais du côté opposé à celui qu'il avait occupé.

Le soleil baissait sensiblement ; ses derniers reflets venaient de s'éteindre dans la nappe écumeuse de la chute d'eau, et, malgré la teinte crépusculaire qui avait subitement envahi le fond du ravin, le dragon reconnut facilement, dans les deux hommes qui sortirent tout à coup du couvert des bois, le nègre et son compagnon.

L'air de ces deux individus était grave et même solennel ; celui du noir surtout ne paraissait pas exempt de quelque secrète frayeur.

—Le diable soit de ces drôles, qui semblent fuir quand j'approche ! s'écria l'officier.

Sur un geste de son compagnon, le nègre disposa sur la plate-forme de l'un des rochers éboulés dans le lit de la rivière, une provision de branches sèches ramassées sur l'un des bords, et ils ne tardèrent pas à y mettre le feu.

Bientôt une lueur éclatante empourpra l'eau qui coulait autour des rochers et lança des reflets rouges dont se teignit aussi la blanche écume de la cataracte.

Pendant que le nègre restait immobile à contempler les lueurs du brasier qui scintillaient sur l'eau, le Zapothèque ôta son chapeau de jonc, dénoua les tresses de sa chevelure et se dépouilla de l'espèce de sayon dont sa poitrine et ses épaules étaient couvertes.

Des flots de cheveux, noirs comme l'aile du corbeau dont il prétendait devoir atteindre la longévité, se répandirent sur son corps musculeux et bronzé et voilèrent en partie sa figure.

L'officier vit alors, pour la première fois, que l'Indien soufflait dans une trompe marine, dont les sons rauques et saccadés imitaient ceux que le jaguar fait entendre quand il a faim ou soif.

Lorsqu'il crut avoir suffisamment éveillé l'esprit de la cataracte, dont la réponse semblait se transmettre par la voix des échos qui répétaient cette lugubre et bruyante harmonie, l'Indien passa sa conque en bandoulière et commença, autour du rocher sur lequel continuait à brûler le brasier, une danse sauvage au milieu des eaux basses de la rivière, que ses jambes fouettaient avec force.

A mesure que l'obscurité crépusculaire s'épaississait, la scène devenait plus bizarre ; l'Indien continuait à s'agiter frénétiquement, tandis que le nègre restait immobile comme une statue. Les lueurs du foyer reflétaient sur eux d'étranges teintes. La cataracte semblait rouler des flots de feu. C'était une scène bizarre et imposante tout à la fois.

—Vive Dieu ! se dit l'officier, je serais curieux de savoir en l'honneur de quelle divinité païenne ces deux sauvages se livrent à ces extravagances ; mais j'éprouve un plaisir plus vif encore de les prier de me remettre dans le bon chemin.

Alors, pour suppléer à la voix, dont la chute d'eau amortissait le bruit, don Rafael ramassa plusieurs poignées de petites pierres qu'il fit pleuvoir à côté des deux compagnons. Le moyen fut sans doute efficace, car tout à coup l'Indien balaya d'un revers de main les fascines enflammées du foyer, qui s'éteignirent subitement dans l'eau. Tout redevint obscur au fond du ravin ; le nègre et l'Indien (dans lesquels on a dû reconnaître Costal et Clara) disparurent dans le ténèbres au milieu desquelles grondait toujours la cascade, dont la voûte cessa d'être embrasée.

L. DE B.

(A continuer.)

## BIBLIOGRAPHIE.

---

*Cours d'Histoire du Canada, par M. J. B. A. Ferland, prêtre, Professeur à l'Université Laval.*—Seconde partie. 1663-1759, Québec. Augustin Côté, Editeur-Imprimeur, 1867.

C'est Montaigne qui écrivait en son langage si naïf et si original cette phrase d'une merveilleuse beauté: *Les lieux, les livres que je reveoy me rient toujours d'une fresche nouvelleté.* C'est le sentiment que je viens d'éprouver en feuilletant d'une main émue les six cent onze pages du deuxième tome du Cours d'Histoire de feu M. l'abbé Ferland. J'ai beau relire l'odyssée des fondateurs de la nation canadienne, j'y reviens toujours avec un nouvel attrait. Histoire ancienne, histoire moderne, récits de grandes batailles, portrait d'hommes célèbres, génies fameux, bouleversements politiques, rien ne me touche, rien ne m'instruit autant que la légende de l'origine et des développements providentiels de la colonie française du Canada. On y voit moins l'action de l'homme et davantage la main de Dieu que partout ailleurs. Les personnages les plus marquants furent ou de pieux soldats ou d'héroïques missionnaires ou des politiques désintéressés. Ces derniers, dans leurs conceptions économiques, devancèrent même les ministres les plus en renom de l'époque, et tout le monde sait que Colbert ne refusait d'entrer pleinement dans les plans de colonisation de l'illustre intendant Talon, que parce que "le roi devait surtout empêcher que son royaume ne se dépeuplât à l'avantage du Canada."<sup>1</sup>

Cette mission toute particulière de groupe catholique et évangéliste que Dieu semble avoir donnée aux établissements de nos aïeux en ce pays sauvage éclate à chaque page de nos annales; on y retrouve intact le trait distinctif de cette belle nation française, "nation privilégiée, dit de Maistre, parce qu'elle accomplit une mission dans ce monde."

Toute la philosophie de notre histoire est là.

Ces réflexions, qui m'assiégent chaque fois que j'ouvre un livre sur le Canada, se sont représentées avec plus de force à la lecture du Cours de

<sup>1</sup> *Colbert à Talon*, 5 janvier 1666.

M. l'abbé Ferland, et j'ai pensé que la plus utile et la plus belle étude à faire en ce moment pour mes compatriotes était celle de leur histoire. C'est des profondeurs de notre passé que la lumière s'élançe pour éclairer les profondeurs du présent.

Il me semble qu'en entrant dans le régime agrandi et fortifié qui fixe à jamais les destinées politiques de l'Amérique Britannique du Nord et des divers groupes nationaux qui l'habitent, il me semble, dis-je, qu'il y a profit à parcourir l'histoire particulière de chacun de ces groupes : ne serait-ce que pour apprendre à connaître celui dont le passé offre le plus d'unité, le plus de cohésion et de vigueur nationale.

On sort d'une telle lecture l'esprit content, le cœur édifié ; et quelque comparaison qu'on soit tenté d'établir entre le présent et le passé, on tourne avec espoir ses pensées vers l'avenir. Si les hommes sont faibles, on se souvient qu'ils ne sont que des instruments nullement nécessaires aux desseins de la Providence sur les peuples ; s'ils sont forts, rien n'indique qu'ils se soient révélés à nous comme les hommes de la vengeance divine. Toutes les constitutions, même les plus mauvaises, deviennent des règles de félicité parfaite avec des hommes bons, justes et craignant Dieu ; au contraire, imaginez les systèmes les mieux équilibrés de liberté et d'autorité, appliquez-les à une nation corrompue, viciée, matérialiste, et le monde aura le spectacle de la tyrannie la plus odieuse s'exerçant au nom de ce qu'il y a de plus saint et de plus inviolable. Car la liberté c'est la sainteté, et la sainteté c'est Dieu : *tu solus sanctus*.

L'histoire écrite par M. l'abbé Ferland offre un intérêt de style et de narration qu'on rencontre assez rarement dans les auteurs qui ont traité le même sujet. L'agencement des faits est clair, méthodique et naturel : on lit tout d'un trait et sans fatigue aucune. Ecrivain élégant, consciencieux et délicat, M. l'abbé Ferland porte toutes ces qualités dans la rédaction de son histoire. Son esprit est libre de tout préjugé ; sa préoccupation est d'écrire l'histoire de sa nation, et non de rappeler les services de tel ou tel homme, de tel ou tel nombre de personnes, au détriment des autres. C'est là un passe temps profitable aux littérateurs d'un peuple, dont l'origine se perd dans l'antiquité ; nos annales ne sont pas encore assez volumineuses pour être ainsi amoindries, et les deux siècles que nous avons parcourus sont encore trop près de nous pour qu'un bon Canadien puisse oublier dans ce qui s'est passé, ce qu'il doit à Dieu et la part qui revient aux hommes.

M. l'abbé Ferland n'a écrit pour glorifier ni un système ni une idée ; son but a été de raconter l'histoire de son pays.

On se rappelle encore que, lorsque la mort l'enleva, il y a deux ans, à l'estime, disons plus à la vénération de ses confrères et de ses compatriotes, M. l'abbé Ferland, se préparait à donner au public qui l'attendait avec impatience, le second volume de son *Cours d'Histoire du Canada*. Il fallait un homme dévoué, un autre historien pour continuer l'œuvre commencée et rédiger les notes laissées par l'auteur ; les éditeurs du *Cours d'histoire* ont rencontré cet homme dévoué dans la personne de M. l'abbé Laverdière, prêtre du Séminaire de Québec et bibliothécaire de l'Université Laval. C'est lui qui a surveillé avec sollicitude l'impression de tout le volume, moins quatre-vingts pages préparées par l'abbé Ferland : c'est à lui que le pays est redevable de la continuation de cette œuvre entreprise dans un but tout patriotique.

Le second tôme du *Cours d'Histoire du Canada* est imprimé sur beau papier et avec une netteté qui fait honneur à l'éditeur, M. A. Côté.

L'ensemble des événements s'étend jusqu'à la fin de la domination française et fait des deux volumes un ouvrage complet.

J.—R.

*Traité théorique et pratique d'analyse grammaticale, d'analyse logique et de ponctuation*, par Napoléon Lacasse, Professeur à l'Ecole Normale-Laval.—Québec; C. Darveau, Imprimeur-Editeur, rue de la Montagne. 1867.

M. Lacasse ne s'est décidé à publier l'ouvrage excellent que nous avons sous les yeux, que pour répondre aux pressantes sollicitations qui lui ont été faites chaque année, de la part des instituteurs et des institutrices, qui ont été formés à l'enseignement par l'Ecole Normale-Laval, et dont plus de quatre cents ont suivi le cours de grammaire française que l'auteur y donne depuis 1858. Sous de tels auspices, l'ouvrage de M. le professeur ne peut que recevoir un accueil aussi profitable pour lui qu'honorable pour la maison dont il est l'un des chefs.

Nous transcrivons ici une partie de la préface du livre afin d'en donner une idée plus complète :

“ Nous espérons, dit l'auteur, que la forme théorique et pratique que nous avons suivie dans le *Traité*, saura le rendre presque indispensable dans l'enseignement raisonné de la Grammaire française ; d'autant plus qu'il est le seul publié dans ce pays, et qu'il est même plus gradué que tous les ouvrages de ce genre qui nous viennent d'Europe. Dans tous les cas, le résultat certain de ce livre, c'est qu'il contribuera puissamment à obtenir l'uniformité, si désirable, dans le mode de dire et d'exprimer par écrit les nombreux détails de l'analyse grammaticale ; qu'il pourra faire adopter un seul mode d'analyser logiquement, et qu'il prescrira les règles de la ponctuation, sur lesquelles il est bien difficile de se procurer un ouvrage suffisamment détaillé.

“ Nous avons choisi, pour texte d'analyse et de ponctuation, des extraits d'écrits canadiens ; ils sont tous signés chacun du nom de l'auteur. Nous comptons que les personnes dont les noms seront cités dans cet ouvrage, nous pardonneront d'avoir morcelé leurs écrits pour les soumettre aux préceptes d'analyse ou de ponctuation, ainsi que le réquerait le cadre étroit de ce *Traité*.

“ Nous avons divisé notre travail d'analyse grammaticale en deux parties, savoir :

“ 1<sup>o</sup> La *classification*, qui comprend l'analyse grammaticale des dix sortes de mots dans autant de chapitres, dont le premier ne s'occupe que du nom ; le second, de l'article, du nom et de l'actif ; et ainsi de suite, en insérant dans chaque chapitre une nouvelle partie du discours, jointe à celles dont l'analyse est déjà connue par les chapitres précédents.

“ 2<sup>o</sup> La *construction*, qui fait connaître le sens et la valeur grammaticale de certaines façons de s'exprimer, connues sous le nom d'*Idiotismes*, ou *gallicismes* par rapport à la langue française ; elle comprend aussi les différentes figures de grammaire, telles que l'*inversion*, l'*ellipse*, le *pléonasme*, la *syllèpse*.

“ Ces deux parties sont suivies d'une *Récapitulation générale* sur tous les mots du discours, dont l'ensemble présente, pour l'analyse, des difficultés de toutes sortes, mais que la *Classification* et la *construction* auront pu facilement faire comprendre.

“ *L'analyse logique* elle-même forme un travail en quatre chapitres, dont l'intelligence devra faire connaître 1o le nombre de propositions dans une phrase et leur forme respective; 2o les trois termes essentiels d'une proposition, les compléments et les subdivisions dans les compléments; 3o les différentes espèces de propositions.

“ Enfin, dans la troisième division, nous avons prescrit les règles de la ponctuation par autant de chapitres qu'il y a de signes pour indiquer les pauses que l'on fait en parlant ou en lisant.”

J.—R.

---

*Annuaire de Ville-Marie*, suivi de recherches archéologiques et statistiques sur les institutions catholiques du Canada. Tome premier: Histoire des Paroisses du District de Montréal, Montréal.—Z. Chapleau, libraire-éditeur, rue Notre-Dame, 1867.

La *Revue* a déjà parlé avec grand éloge du travail excellent de M. Huguet-Latour sur les institutions catholiques de Montréal. C'était en effet une bonne et salutaire pensée que de faire l'historique du dévouement et de la Charité chrétienne parmi nous, et si l'encouragement pécuniaire a manqué à l'auteur les éloges et les hautes approbations ne lui ont point fait défaut.

M. H. Latour a des loisirs et possède un goût bien prononcé pour les sciences archéologiques; aussi, le voit-on aujourd'hui élargir le cadre de ses premières recherches et commencer dans la livraison que nous avons sous les yeux l'histoire des paroisses du Diocèse de Montréal.

On a dit, écrit l'auteur: “ Racontons au peuple ses légendes, avant qu'il ne les oublie.” Nous croyons, nous, qu'il vaut mieux encore lui raconter son histoire locale, intime, pratique, qui est bien la sienne, cette histoire simple et fidèle qui met, sous ses yeux, l'origine, les progrès, les obstacles, les succès et les revers de ses institutions et de tout ce qu'il est appelé à continuer ou à créer à son tour. Telle est la tâche que nous entreprenons aujourd'hui. Le premier plan de chaque tableau mettra d'ordinaire en scène ces dignes missionnaires, qui furent, avec nos pères, les premiers pionniers de notre colonisation, et dont le souvenir comme les œuvres sont encore ce qui reste de plus vivant sur notre sol; nous grouperons ensuite, sur une ligne plus ou moins serrée, les générations suivantes et les traces qu'elles ont laissées de leur passage; enfin nous donnerons la statistique la plus complète et la plus exacte possible de l'état actuel des hommes et des choses. Les lacunes, que forcément, nous serons obligé de laisser quelquefois dans notre plan ainsi conçu, montreront peut-être l'importance pour chaque paroisse, chaque mission, chaque collège ou communauté, pour chaque société et même, si l'on veut, pour chaque respectable famille d'avoir un livre distinct et séparé des registres de comptabilité, pour y inscrire, en temps opportun, tout ce qui se rattache historiquement, et à son point de vue, à chaque corps ainsi constitué. Que de belles pages nous aurions aujourd'hui, avec cette méthode, dans cette histoire intime du Canada?

L'idée, dont M. H. Latour livre aujourd'hui à la publicité les premiers

fruits, a d'abord été conçue par S. G. Mgr. l'Evêque de Montréal. Au milieu des soucis sans nombre de l'administration dont l'accable son vaste diocèse, l'auguste prélat ne néglige rien de ce qui peut contribuer à la gloire de la religion et à fortifier la foi du peuple. C'est ainsi que par une circulaire en date du 18 décembre 1862, adressée à ses curés, Sa Grandeur demande à chacun l'envoi de " tous les renseignements qu'il peut se procurer sur sa paroisse et qui pourraient plus tard servir de matériaux à l'histoire ecclésiastique du pays." Déjà un grand nombre se sont mis à l'œuvre, et c'est des écrits de quelques-uns que M. H. Latour a composé sa première livraison. L'auteur, s'il a choisi, a fait preuve de goût, et on reconnaît dans les pages que je viens de parcourir une diction pure, élégante et facile. MM. Plinguet et P. Poulin, prêtres, qui ont rédigé la plus grande partie de cette livraison, sont des noms connus dans notre petite république des lettres. Ce sont deux hommes d'esprit qui, à leurs heures perdues, écrivent avec finesse et distinction.

La première livraison de l'Annuaire donne l'histoire des Paroisses de la Visitation de l'Isle Dupas, St. Roch l'Achigan, St. Hermas et de Ste. Philomène de Chateauguay, et comprend 128 pages. La seconde livraison, qui doit paraître incessamment, commencera par la paroisse de St. Eustache dont les premiers registres, remontent à 1769.

J.—R.

---

La *Revue Canadienne* donne le sommaire des publications qui veulent bien échanger et suivre le même procédé à son égard.

La *Revue Générale*, Bruxelles ; juin 1867.

La liberté des cultes en Espagne.—M. Mané J. Flaquer.—De l'éducation du peuple dans les anciens états à esclaves d'Amérique (1<sup>er</sup> article), par le chan. de Haërne.—Le paupérisme en Irlande.—*Derkatolik*.—Sainte Julienne et l'institution de la Fête-Dieu (suite), par M. André LePas.—La réorganisation de la garde civique, par le capitaine de Verre.—La famille d'Alvareda, nouvelle, (suite).—Chronique d'économie chrétienne et sociale, par M. J. Danby.—Revue des événements, par M. Paul Crombet.—Assemblée générale des catholiques en Belgique.

Le *Correspondant*, Paris ; mai 1867.

La question romaine à Rome, C<sup>o</sup> de Carné.—Ingres, Léon Lagrange.—Excentricités sociales et religieuses de la Nouvelle-Amérique, Emile Jouveaux.—Les récents travaux sur Goëthe, Victor de Laprade.—La liberté d'enseignement en 1867, Henry de Riancey.—L'évêque de Mayence sur l'église et la politique, C. F. Aud'ey.—Le libéralisme et l'encyclopédie du 8 déc. 1864, Mgr. de Ketteler.—Voyage à l'exposition, Victor Fournel.—Les événements du mois, Léon Lavedan.

*Revue Britannique*, Paris ; juin 1867.

De l'Algérie et des moyens de développer sa prospérité.—M. Alex. Clapier.—En Norvège, § V, par Xavier Marmier.—La campagne des Prussiens en 1866, par le prince Frédéric Charles.—Types de femmes, § VII, Miss Edgeworth.—Les grèves, par Lemesnel Marigny.—Romans : L'odyssée d'un Saltimbanque.—Réflexions d'un promoteur à l'exposition universelle, par M. A. Rondelet.—L'Espagne sous Philippe II.—Pensées diverses.—Correspondances d'Allemagne, d'Italie et de Londres de la *Revue Britannique*.—Chronique et bulletin bibliographique.

*L'Écho du Cabinet de Lecture Paroissial*, juillet 1867 ; Montréal.

L'histoire de la colonie française en Canada (suite).—De l'autorité en philosophie.—Circulaire de Mgr. de Tloa, touchant la Confédération des provinces de l'Amérique Britannique du Nord (suite et fin).—Discours prononcé par M. Thibault, curé de Chambly, au séminaire de Ste. Thérèse.—Deux orphelines (roman).—Notice sur M. J. B. Roupe, prêtre du séminaire de St. Sulpice.—Exposition universelle à Paris.—Chronique religieuse.

*The Canadian Naturalist and Geologist* ; Montreal, Canada.

Le *Journal de l'Instruction Publique*, juillet ; Montréal.

Littérature : Lally-Tolendal, par M. Théophile H. Barreau, (à continuer).—Architecture : le monde celtique, par S. V.—Pédagogie : Intuition des nombres et calcul de tête, (suite).—Avis officiels — Nominations : Louis Giard, Ecr., M. D., comme Surintendant de l'Education.—Messie A. Chandonnet, Principal de l'Ecole Normal Laval.—Commissaires et Syndics d'école.—Diplômes octroyés par l'Ecole Normal McGill.—Diplômes octroyés



par les Bureaux d'Examineurs.—Avis.—Instituteurs demandés.—Instituteurs disponibles.—Partie éditoriale: Retour du Surintendant de l'Instruction publique.—Nomination d'un Principal à l'Ecole Normale Laval.—M. G. Tancrède Dostaler. — L'éducation dans la colonie anglaise de Victoria.—Adresse à Mgr. de Rimouski.—Trente-unième Conférence de l'Association des Instituteurs de l'Ecole Normale Laval. — Trente-unième et trente-deuxième Conférences de l'Association des Instituteurs de l'Ecole Normale Jacques-Cartier.—Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'école, pour les années 1863 et 64; M. l'Inspecteur Crépault. — Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Canada, France.—Petite Revue Mensuelle.—Nouvelles et faits divers: Bulletin des Sciences.—Bulletin des Beaux-Arts.—Bulletin des Lettres.—Annonces: Œuvres de Champlain, par M. l'abbé Laverdière. — Calcul mental, par M. F. E. Juneau.

---